



Un amour manqué

Par Fabrice Hatem

Table des matières

Episode 1 : Dans les bordels de Cali	2
Episode 2 : On danse dans le barrio Kennedy	10
Episode 3 : Un aventurier de l'esprit	16
Episode 4 : Un mécène de la Salsa	26
Episode 5 : Les nouveaux maîtres du monde	34

Episode 1 : Dans les bordels de Cali

« Catalina, ne t'inquiète pas pour les papiers, je fais faire le nécessaire pour les mettre en lieu sûr. Ton amie Reina ».

Ce petit mot de sa mère, retrouvé dans un petit dossier portant le titre manuscrit Lacanda, avait bouleversé Rafael. En une seule phrase, c'est toute l'histoire de sa jeunesse inquiète, mais au fond si heureuse, qui lui sautait au visage.

C'était un soir d'octobre 2007. Rafael était revenu depuis quelques semaines de Genève à Bogota - la ville de son enfance - pour fermer les yeux de sa mère et organiser les funérailles. Il n'était pas arrivé à temps pour lui parler une dernière fois, car elle avait été victime d'une embolie cérébrale qui l'avait laissée inconsciente, mais il avait tout de même pu veiller quelques jours auprès d'elle. Les funérailles achevées, il s'était précipité, à la fois ému et curieux, dans son cabinet d'avocate, au cœur du quartier Chapinero, pour se plonger dans les dossiers bien rangés où l'on pouvait lire entre les lignes des côtes judiciaires l'histoire heurtée de la Colombie et de ses habitants au cours des cinquante dernières années : petits et gros trafics de drogue, agressions et meurtres, divorces déchirants et conflits de famille dont les circonstances permettaient souvent d'entrevoir, à travers une anecdote inattendue, les nombreux tréfonds et les plus rares sommets de l'âme humaine. Pour un sociologue de profession, écrivain amateur à ses heures, quel mine !!! Il y avait bien là que quoi écrire plusieurs romans !!!

Mais Rafael n'avait pas prévu que ce serait d'abord vers son propre passé, et celui de sa famille, que cet exercice l'entraînerait, dans un vertigineux flash-back. Une spirale passionnante et douloureuse qui le conduisit, au cours des jours suivants, dans une quête hallucinée à revivre sa jeunesse troublée, perdant presque contact avec la réalité quotidienne, éprouvant à la fois le deuil de tant de familiers disparus qui avaient été les protecteurs de ses jeunes années, mais aussi le bonheur de retrouver quelques témoins encore en vie avec lesquels il avait depuis longtemps perdu tout contact. Et à faire finalement une fabuleuse et dangereuse découverte...

Le premier souvenir qui lui était revenu à l'esprit était celui de son père. Un bien étrange et fascinant personnage que ce journaliste-philosophe. Un grand écrivain, un grand séducteur, un grand amoureux de la vie, mais aussi un sale égoïste et un irresponsable dans ses relations avec ses proches. La parole magique de cet homme vous entraînait irrésistiblement dans un monde parallèle de poésie et de transcendance. Avec cet aventurier de l'esprit, Rafael avait vécu des expériences exaltantes, rencontrant tout ce que la Colombie pouvait

alors compter d'artistes et d'écrivains de talent. Mais il lui en avait ensuite tellement voulu de son insondable égoïsme qu'il ne s'était même pas déplacé pour aller à son enterrement, quelques années plus tôt. Et qu'il avait rompu tous liens avec le milieu pourtant fort attirant de ses amis. C'est cette histoire très passionnante et triste que maintenant il ressassait depuis des jours, sans plus sortir de chez lui ni répondre au téléphone, une bouteille de rhum près de lui, complètement coupé du monde réel, en compulsant avec fébrilité un grand carton de photos et de lettres dont le contenu l'avait bouleversé.

L'une de ces photos, en particulier, le montrait en compagnie de sa mère et de la deuxième femme de son père, Catarina. Enfin, pas la deuxième femme. Plutôt LA femme qui avait été son unique épouse et pour laquelle il avait abandonné sa mère, alors enceinte de lui.

Car Rafael n'était pas issu d'une liaison légitime, mais enfant naturel. Sa mère Reina et son père Federico s'étaient rencontrés dans un de ces bars dansants, mi dancings mi bordels, qui fleurissaient alors, à la fin des années 1950, dans la zone de tolérance de Cali. Non que sa mère ait été, comme on dit, femme de mauvaise vie. Non, pas du tout. Elle était simplement une amoureuse de la danse et une passionnée de Mambo. Sa famille s'était installée, quelques années plus tôt, dans le quartier lors populaire d'El Obrero, tout proche de la zone de tolérance.

Cette installation s'était d'ailleurs déroulée dans des circonstances tragiques. La Colombie était en effet à l'époque en proie à une période d'épouvantable violence politique, demeurée justement dans l'histoire sous le nom de *La violencia*, et qui avait opposé, dans tous les pays, deux camps : les conservateurs, plutôt proches des milieux nantis et très présents en particulier dans l'armée ; et les libéraux, mieux implantés dans les milieux populaires et où les intellectuels de gauche étaient nombreux. Dans les deux camps, s'étaient alors formées des milices paramilitaires dont les affrontements faisaient régner dans le pays un climat de haine, de terreur et de mort.

La famille de Reina vivait alors dans une petite bourgade de la région de la Tolima, San Pedro de los Montes, plutôt dominée par les libéraux, mais entourée de plusieurs zones conservatrices. Sans appartenir de manière bien établie à aucun des camps, ses parents penchaient naturellement vers la mouvance libérale : par leur statut social - son père Oscar et sa mère Emilia étaient des commerçants modestes, presque des colporteurs - ; par leur fréquentations quotidiennes, dans un milieu de toutes petites gens ; par leur christianisme teinté de valeurs humanistes, qui les conduisait à aspirer spontanément à une société plus juste. Emilia en particulier était, malgré ses origines plus que modeste, une personne raffiné et cultivée qui poussait ses filles, fait rare à l'époque, vers les études et l'émancipation.

Or, un jour de l'automne 1953, alors que Gustavo Rojas venait d'instaurer sa dictature militaire, la milice conservatrice Les anges gardiens avait décidé de faire un exemple contre

ces chiens communistes de San Pedro. A l'aube, ils étaient arrivés, dans plusieurs camions, armés jusqu'aux dents, et, après avoir tiré en l'air des rafales menaçantes et défoncé un certain nombre de portes à coups de crosse, avaient rassemblé sur la place de l'église les habitants suspectés de sympathie pour les libéraux. Après les avoir sommairement triés, ils avaient enfermés les plus compromis d'entre eux dans l'église, en compagnie du curé, un prêtre connu dans la région pour sa défense des paysans pauvres contre les abus des grands propriétaires terriens. Et puis, ils avaient incendié le bâtiment et étaient partis, après avoir mis pendant tout un après-midi le bourg à feu et à sang, multipliant de manière indiscriminée les pillages, les meurtres et les viols. Et en hurlant en partant qu'ils reviendraient si la leçon n'avait pas été assez bien apprise.

Parmi les 59 victimes carbonisées que l'on retira des ruines fumantes de l'église, figuraient de nombreux membres de la famille de Reina : son oncle militant syndicaliste, sa tante, son mari et leur fille de dix ans, dont le seul tort était de n'avoir couru se cacher assez vite lorsque les « anges » étaient arrivés. Et aussi des cousins, des amis... C'est au total une bonne dizaine de proches qui avaient ainsi été assassinés par les milices conservatrices.

Le noyau de la famille de Reina - ses parents, elle-même et sa soeur - avaient été miraculeusement épargné par ce déchaînement de violence. Mais, totalement traumatisés par ce massacre, terrifiés par les menaces des milices, ils avaient alors fait ce que des millions d'habitants des zones rurales exposées à ce déferlement de violence avaient fait à l'époque : après avoir rendu les derniers hommages à leur famille au cours de poignantes funérailles, ils s'étaient enfuis avec un maigre bagages, laissant derrière eux leur petite maison, leur étal, leurs pauvres meubles et leurs souvenirs, pour se réfugier en ville. C'est ainsi qu'à l'issue d'un chaotique voyage dans des bus dégingués, étouffés par la chaleur, la poussière et les larmes, ils s'étaient retrouvés à Cali, chez un cousin compatissant du quartier d'El Obrero.

Ils avaient ensuite réussi, à la fin des années 1950, à reconstruire un semblant d'existence, aidés en cela par la fantastique croissance urbaine du Cali de l'époque - alimentée justement par cet exode rural massif, ainsi que par un début de développement industriel. Les parents avaient pu bientôt rouvrir un commerce de maroquinerie, tout en encourageant leurs deux enfants à poursuivre leurs études bien au-delà de qui était alors considéré comme naturel pour des filles de leur milieu. Reina, alors adolescente, avait en particulier entrepris des études de droit qui allaient bientôt faire d'elle l'une des premières femmes avocates de Colombie. Mais elle aimait aussi beaucoup la poésie, la musique et la danse.

Or, on dansait déjà beaucoup à cette époque à Cali. Les rythmes cubains et new-yorkais, en particulier, avaient commencé à pénétrer dans la ville, avec les disques apportés par des commerçants ambulants qui allaient les acheter, dans le port de Buenaventura, aux marins noirs de passage, les chombos. Il y avait aussi les films mexicains, avec leur vedette comme

Tin Tan ou la Tongolele, idole de toutes les jeunes filles de Cali, qui imitaient ses postures séductrices en cachette de leurs parents.

Toutes ces musiques, à l'époque, convergeaient vers un endroit bien précis : la zone de tolérance de Cali, situé à proximité d'El Obrero, dans les petites rues qui jouxtaient l'avenida Sexta. Là, dans un espace étroit constitué de quelques pâtés de maison, se côtoyaient cafés, dancings mal famés et maisons closes. Ces lieux abritaient une faune bigarrée de putains, de voyous, de petits voleurs, d'homosexuels, de fils de famille jetant leur gourme, et de petits bourgeois ou d'artisans en goguettes, de gamins vendant des fleurs ou faisant des acrobaties pour quelques pièces, auxquels s'ajoutaient aussi quelques intellectuels, artistes de gauche et passionnés de musique de Caraïbes avides de découvrir le monde des marges et les nouvelles formes d'expression populaires qui s'y pratiquaient. Car, sur les pistes des dancings et dans les salles des cafés, au rythme des disques de musiques tropicales, de Mambo, de Son cubain ou de Pachanga, les danseurs étaient en train d'inventer une danse agile et rapide, accélérant le rythme des disques « long play » en les jouant en 45 tours. On voyait déjà sur les pistes, alors tous jeunes, ceux qui au cours des deux décennies suivantes, allaient révolutionner la danse populaire de leur pays en créant la Salsa colombienne : El Tigre, Evelio Carabali, Esmeralda, Telembi King, Jimmy Boogaloo, El Negro Jimmy, Jovita Feijóo, Nelson, Angélica, Chucho, Orlando... et même la bientôt fameuse Amparo Arrebatto, qui n'était alors qu'une toute petite gamine...

Les danseuses, d'ailleurs n'étaient pas toutes les pensionnaires des maisons closes du coin. Il y avait aussi des jeunes filles venues des familles parfaitement honorables du quartier voisin d'El Obrero, qui venaient là pour danser le Mambo en cachette de leurs parents. Et curieusement, cette transgression ne fut pas pour la plupart d'entre elles le début d'une carrière de dépravation. Parfaitement distinguées des professionnelles qu'elles côtoyaient sur les pistes de danse, elles faisaient l'objet de leur part d'une forme de chaperonnage contre les approches des mâles trop entreprenants. C'est ainsi que Reina avait été plusieurs reprises sauvée des assiduités de clients mal informés qui fréquentaient son dancing préféré, El Fantasio, par la Lionne, une athlétique prostituée mulâtre à la magnifique chevelure rousse, qui l'avait prise en affection, et avait à maintes reprises envoyé paître manu militari les enqueteurs en leur disant : « Ne touche pas à Reina, enfoiré !! C'est une fille honnête, t'entends !! Alors bas les pattes ou je t'en fous deux !!! Si t'as envie d'une femme, t'as qu'à monter avec moi !! » Et les gêneurs, à la fois intimidés et attirés par cette forte femme s'exécutaient aussitôt... L'efficace protection de cette duègne inattendue permit à Reina de danser tranquillement le Mambo sans être importunée et en conservant sa vertu... Jusqu'au jour où elle rencontra Federico et sa bande de copains.

Ils venaient de Buenaventura. Federico y avait débarqué 20 ans plus tôt, alors bébé, dans les bras d'une aventurière juive russe un peu danseuse, un peu chanteuse, un peu comédienne et très libertine, qui avait collectionné les riches amants de Vienne à la Havane en passant

par Buenos Aires, avant de se retrouver abandonnée là par son dernier mari. Celui-ci, un polonais mi fils de famille ruiné, mi escroc, qui aimait se faire appeler « le baron », était un jour parti sans crier gare sur un cargo de la Flota Mercante Grancolombiana pour San Francisco en plantant là sa femme et ses deux enfants en bas âge, Federico et sa sœur Nelly. Qu'à cela ne tienne, Olga avait de la ressource et s'était bientôt fait épouser par l'un des plus gros marchands d'import-export de la ville. Elle adorait son fils, convaincu d'avoir enfanté un génie, guettant fébrilement mais avec une totale confiance, l'apparition des premiers signes de son talent.

Federico, choyé par sa mère, menait une existence insouciante, passant de longues heures à nager dans l'océan sous le regard des filles du coin, intéressées par ses larges épaules, son visage de jeune premier et sa façon naturelle. Si les études ne l'intéressaient pas outre mesure, il éprouvait par contre une précoce inclination pour la littérature. Rêvant de devenir poète ou romancier, il dévora rapidement la bibliothèque de sa mère, toutes langues et tous styles confondus : romans russes du XIX^{ème} siècle, théâtre espagnol classique, et même quelques livres de poésie française dont il parvenait péniblement à déchiffrer le sens à l'aide d'un dictionnaire en fort piteux état. Et pendant que les milices paramilitaires semaient la mort dans le pays, au milieu des années 1950, il composa même un très beau recueil de poèmes à la tonalité étrange, à mi-chemin du romantisme et du surréalisme.

Il partageait ses rêves de gloire littéraire avec une bande de copains, dont beaucoup, par la suite sont effectivement devenus des journalistes, des cinéastes et des écrivains connus. Georgio, si doué pour le violon, Mauricio au large front d'intellectuel, Juan l'orphelin aux allures de voyou, Alan avec ses rêves de metteur en scène... Mais son plus grand ami était un certain Andrés Lacanda, un brun magnifique surnommé « l'éthiopien » du fait de sa ligne élancée et de sa peau cuivrée, dont l'apparition provoquait inmanquablement un frémissement d'intérêt chez les jeunes filles qui le croisaient.

Andrés était d'ailleurs plus intéressé par la musique et la danse que par la littérature, écoutant avec passion les programmes de Radio Buenaventura, et fréquentant assidûment les rares cinémas de quartier où passaient des films mexicains. Or, de la vraie musique et de la vraie danse, il n'y en avait à l'époque que dans un seul endroit de cette ville assez provinciale et morne qu'était alors Buenaventura. C'était le quartier de la Pilota, autrement dit le quartier réservé. Là, dans une cinquantaine de bars et de maisons closes, les marins de passage de la Grace Line ou des Likes Lines venaient s'amuser avec les jeunes pensionnaires.

Même s'il avait là quelques aventurières européennes, la plupart d'entre elles étaient de petites paysannes venues des vallées environnantes de la Cauca ou des régions de Quindio, Risaralda et Tolima, afin de se constituer un petit pécule avant de retourner au village pour construire une belle maison, se marier et fonder une lignée honorable.

Quant aux marins, ils appartenait à deux catégories bien distinctes. Les officiers, en général blancs, allaient se divertir dans les maisons les plus huppées, comme le Yellow Butter. Quant au matelots, les « Chombos », noirs ou mulâtres venus de Porto-Rico et des Etats-Unis, ils avaient leur habitudes dans des établissements plus modestes comme le Bamboo Bar, El Shangay, le Tropicana, La Barata, le Puerto Rico, La Isla de Capri, Guillermo, le Bar de Prospero, Aurora,...

Ils y apportaient, à chaque voyage, les derniers disques de musique cubaine ou de latin Jazz : Sonora Matancera, Perez Prado, Benny Moré, Tito Rodriguez, et tous les autres orchestres de l'époque. Et ils dansaient au son de cette musique, le Jitterbugg, le Mambo, plus tard, le Cha cha cha et le Boogaloo avec les filles. Il avait de l'alcool, des bagarres au couteau, des petits voleurs poursuivis par les policiers qui souvent les laissaient pour morts, un peu de cocaïne aussi... Devant l'entrée des bordels, de petits gamins noirs, comme le futur grand danseur El Watussi, faisaient des acrobaties ou dansaient pour une piécette jetée par les marins. En mélangeant Mambo, Rock, Boogaloo et danses folkloriques afros de la région, ils étaient déjà en train d'inventer, sans le savoir, ce qui un jour allait devenir la Salsa colombienne...

Andrès entraîna ses copains à la découverte des musiques latines dans ces lieux de plaisir et de fête. Quoique plutôt fauchés à l'époque, leur prestance de beaux jeunes hommes leur valait une grande sympathie de la part des pensionnaires de l'endroit. Celles-ci étaient très sensibles - qui l'eut cru de la part de petites paysannes illettrées - à leur culture et aux charme de leur conversation qui les faisaient rêver, les entraînant bien loin de la terne banalité quotidienne des marins saouls et des bagarres. Elles appréciaient tout particulièrement les étranges et affectueux surnoms dont Federico les affublait : princesse au pied léger des montagnes des Andes, oiseau du Pacifique aux couleurs d'arc en ciel... Il fallait les voir toutes regroupées autour de lui, comme attirées par un aimant, écoutant dans un silence religieux ses analyses d'un roman de Dostoïevksy, gloussant de rire à ses plaisanteries, et surtout buvant les paroles des poèmes qu'il composait pour elles !!! Au point que les maîtresses de ces établissements, pourtant elles-mêmes sensibles au charme de Federico au point de lui en offrir volontiers l'accès gratuit lorsqu'il était trop fauché, étaient souvent contraintes de rappeler leurs jeunes pensionnaires aux devoirs de leur métier.

Un autre type de personnage fréquentait ces lieu : des commerçants de Cali, qui allaient rencontrer là des Chombos de passage pour leur acheter des piles de disques de Mambo new-yorkais ou de Son cubain tout droits venus de la Havane pour les revendre dans la capitale de la vallée de la Cauca. Et c'est même dans avec l'un d'entre eux - surnommé Lechuga à cause de sa chevelure ondulée ressemblant à une laitue - qu'ils purent accomplir leur rêve : aller passer quelques jours à Cali, « la succursale du Paradis », une ville à leur yeux tellement plus amusante que l'ennuyeux port de Buenaventura, où, à part se baigner, lire,

rêver, et danser le Mambo avec les putains, il n'y avait au fond pas grand-chose à faire. A Cali, il y avait des écrivains des universités, des bibliothèques, des journaux où l'on pouvait espérer publier poèmes et nouvelles (enfin, tout cela c'est ce que pensaient Federico et ses amis, car en fait, à l'époque, même si Cali était tout de même plus évoluée que Buenaventura, elle n'était encore en réalité qu'une ville provinciale un peu somnolente, coupée des monde, et à l'encéphalogramme intellectuel relativement plat).

Quoiqu'il en soit, Federico et ses amis embarquèrent un matin dans le petit camion antédiluvien de Lechuga, qui après un voyage cahotant sur la route défoncée qui conduisait alors de Buenaventura à Cali - bien différente de la moderne autoroute d'aujourd'hui. Et, tout excités, ils débarquèrent, couverts de poussière, dans la petite maison de Lechuga, en plein cœur du barrio Sucre - à deux pas donc, d'El Obrero et de la Zone de tolérance.

Lechuga était un mulâtre à l'esprit d'une grande finesse et instinctivement mélomane malgré ses origines plus que modestes - il avait longtemps été grutier dans le port de Buenaventura. Passionné de latin jazz et de musique caribéenne (la musique « d'en face », comme on l'appelle ici), il avait alors commencé à entreprendre une collection de « Long play » achetés aux Chombos de passage. Il avait rapidement fait alors l'objet de sollicitation nombreuses - la patronne d'un bordel de la Pilota lui demandait de venir passer ses disques, un caleño de passage lui offrait de lui acheter à prix d'or un LP de Benny Moré -. Au point que sans l'avoir vraiment voulu, il abandonna son métier de grutier et se transforma en vendeur de disques et en animateur de dancings. Depuis, il faisait des aller-retour entre Buenaventura et Cali, où il avait pu acheter une petite bicoque délabrée dans un quartier populaire où il entreposait ses disques, qui allaient se transformer au fil des ans en la plus prestigieuse collection de vintages caribéens de la ville - qui pourtant en abritant beaucoup.

Or, Lechuga s'était pris d'affection pour le petit groupe des amis de Federico, dont la jeunesse et l'enthousiasme émouvaient le cœur de ce vieil homme solitaire. Et, au cours des années suivante, il allait mettre sa petite maison et sa vieille camionnette à leur disposition, pour qu'ils puissent quand ils le voulaient séjourner à Cali.

Et le soir même, il les emmena dans le bordel où il avait rendez-vous avec un client pour lui apporter quelques disques tant attendus de la Sonora Matancera. C'était le Fantasio. L'endroit même où Reina allait si souvent danser, sous la protection de sa sévère et improbable duègne, la Lionne.

Vous vous doutez de la suite. Reina, intéressée par la danse, mais aussi par la littérature, et à l'époque une fort jolie personne à la longue chevelure noire et bouclée, fut bientôt intégrée dans le groupe des danseurs-poètes de Buenaventura. Elle écouta avec trop d'attention Federico lui déclamer un poème entre deux Cha Cha Cha. Elle tomba amoureuse de lui, ils s'aimèrent, ils vécurent pendant quelques temps une existence de fête en cachette de ses

parents - qui, plus libéraux que la plupart des colombiens de l'époque, laissaient à leurs filles quelques marges de liberté. Elle assista avec exaltation aux débuts littéraire de la petite bande, dont les membres, entre deux soirées de danse, passaient parfois des nuits entières chez Lechuga à se lire mutuellement leurs œuvres. Certaines d'entre elles commençaient d'ailleurs être publiées dans des revues, non à Cali d'ailleurs, mais à Bogota, la véritable capitale intellectuelle et artistique du pays.

Puis, comme ils étaient tous deux de caractère un peu difficile - lui inconstant et volage, elle encore traumatisée par les épouvantables événements dont elle avait été témoin quelques années plus tôt - leurs relations commencèrent à se dégrader. Et alors qu'ils étaient au bord de la rupture, Reina, qui était très amoureuse de Federico, commit un acte insensé, une sorte de quitte ou double fou et désespéré : tomber enceinte de lui pour l'obliger à l'épouser, ou à minima, conserver un souvenir bien à elle de son amant... Un enfant en l'occurrence.

Episode 2 : On danse dans le barrio Kennedy

Mais Federico avait d'autres ambitions que de se marier avec une petite campagnarde hystérique et jalouse, en se consolant le samedi soir avec une fille de la zone de Tolérance. Il voulait découvrir le monde, rencontrer artistes et écrivains, devenir lui-même un grand poète, aimer des femmes belles et cultivées ; et cela, les bordels et les petits étudiantes de Cali ne pouvaient le lui offrir. Il devait porter ses regards plus loin, là où bouillonnait vraiment l'activité intellectuelle du pays. C'est à Bogota que de trouvaient les plus prestigieux journaux, les revues littéraires où il pourrait publier, les cercles intellectuels et artistiques où il pourrait faire de belles et fructueuses rencontres, les femmes élégantes dont il rêvait. Il avait eu un avant-goût de ce qui pouvait l'attendre lorsqu'il avait été invité par une revue littéraire de la capitale pour célébrer la sortie d'un numéro où plusieurs de ses poèmes avaient été publiés. Questions des journalistes, propos élogieux de quelques critiques influents, demande d'autographe de lecteurs et surtout lectrices déjà conquises, dîner en compagnie de peintres et d'écrivains en vogue.... Ce tourbillon l'avait grisé, lui le petit provincial qui n'avait jusqu'alors eu pour tout public que des adolescents rêveurs et des putains illetrées...

C'est justement au cours de l'un de ces diners qu'il avait été ébloui par la plus belle femme qu'il ait jamais rencontrée. Lorsque Catarina était arrivée aux bras d'un cinéaste de renom, un silence admiratif s'était instauré pendant quelques secondes. Tous les yeux, emplis d'admiration et d'envie, s'étaient tournés vers ce couple, incarnation vivante du succès. Avec sa taille fine et élancée, son port majestueux, ses magnifiques cheveux blonds encadrant un visage d'une beauté aristocratique, mise en valeur par une superbe robe multicolore et un maquillage particulièrement soigné, Catarina semblait davantage appartenir au monde des légendes nordiques qu'à la plate réalité d'un dîner mondain. Federico en était tombé immédiatement amoureux - ou plus exactement il avait ressenti le désir violent de se rendre seigneur et maître de cette créature.

Cette femme était d'ailleurs beaucoup fragile et vulnérable que ne le suggérait son impressionnant physique. Bien qu'à peine âgée de 18 ans à l'époque, sa vie avait déjà été tissée de souffrances, de deuils et de crises familiales. De mère suédoise - c'est sans doute d'elle qu'elle tenait son physique de déesse nordique - elle était la fille de l'une des plus gros propriétaires terriens de la province d'Antoquia, à quelques dizaines de kilomètres de Medellín. Et son enfance s'était déroulée dans l'atmosphère luxueuse de l'hacienda - presque un palais - depuis laquelle ses parents et leurs intendants réglaient la vie des milliers

de paysans misérables qui peuplaient leurs terres immenses : travailleurs agricoles, métayers, petits exploitants en principe indépendants mais en fait soumis comme les autres à la loi d'airain des gros propriétaires.

Elle se souvenait confusément de quelques scènes : les balades dans la prairie avec son poney favori, Vavi ; les cours de maintien où on lui faisait porter un livre sur la tête tout en mangeant pour lui apprendre à se tenir droite ; les grandes soirées élégantes auxquels participaient de beaux officiers aux décorations chamarrées ; et aussi ses parents prenant le repas de Noël avec leurs paysans : sa famille était installée sur le perron avec l'évêque, devant une table magnifique, tandis que les paysans, en bas des marches, étaient assis sur des bancs de bois, le long de grandes tables à tréteaux, avec leur écuelle...

Et, puis, brutalement, à 12 ans, cet écrin protecteur s'était brisé, la faisant sortir de son enfance heureuse pour découvrir un univers de violence et de mort. Pour répondre aux actes de barbarie dont les groupes paramilitaires conservateurs s'étaient rendus coupables, des groupes d'extrême-gauche avaient décidé de rendre coup pour coup, en s'attaquant directement aux grands propriétaires terriens parmi les plus impliqués dans la formation des milices conservatrices. Et, un soir de juin 1954, plusieurs camions chargés d'hommes en armes se dirigèrent, tous feux éteints et en empruntant des chemins de traverse, vers l'hacienda relativement isolée de la famille de Catarina. Ils occupèrent l'écurie, les granges alentours, installèrent mitrailleuses et mortiers, et s'apprêtaient à lancer l'assaut sur la maison lorsque l'un des gardes donna l'alerte.

Le déchainement de violence qui s'en suivit laissa une marque d'autant plus indélébile dans l'âme de la petite fille qu'il était totalement inattendu, Au milieu des tirs et des cris, plusieurs obus de mortiers s'abattirent sur l'hacienda, provoquant un début d'incendie et blessant grièvement une femme de chambre que Catarina vit se rouler par terre, hurlante et couverte de sang, pendant que sa mère affolée l'emmenait à abri dans la cave. Après une heure interminable, passées terrée dans ce réduit sombre, pendant qu'au-dessus de sa tête les explosions continuaient à ébranler la maison, elle put enfin sortir. Pour constater que l'hacienda avait été ravagée par les combats, la toiture détruite par un début d'incendie, le beau piano du salon éventré. Les jouets de sa chambre d'enfant, éparpillés par une explosion, gisaient au sol, complètement démantibulés. Le silence respectueux de ses serviteurs, la tranquillité olympienne de son père avaient laissé la place à une atmosphère agitée et bruyante où ordres et contrordres, fausses rumeurs et vraies mauvaises nouvelles se succédaient au milieu des cris des hommes et des hurlements des femmes. Sa mère, habituellement si imposante par sa placidité aristocratique, était en larme, en pleine crise d'hystérie.

Mais le pire fut quand on vint annoncer que l'écurie avait été entièrement ravagée par les flammes. Et quand ils s'y précipitèrent, ce fut pour voir son petit poney Vavi qui s'était

traîné hors du bâtiment éventré et agonisant, hennir lamentablement comme pour l'appeler au secours. Jusqu'à ce qu'un des gardes de son père l'achève d'un coup de fusil-mitrailleur.

A la suite de cette tragédie, la famille s'était réfugiée dans sa maison de Medellín, plus facile à défendre en cas d'attaque. Mais le caractère de Catalina en était resté profondément altéré. Après un mois de quasi-prostration, elle était devenue une fillette nerveuse, à la parole hachée, éprouvant un irrésistible sentiment de crainte face aux inconnus, en proie à toutes sortes de phobies comme la peur panique du noir, du sang et des explosions. Ces manifestations névrotiques, ajoutées à une éducation rigide qui la dressait à réfréner sa chaleur et sa spontanéité naturelle, allaient contribuer, tout au long de sa vie future, à lui donner une apparence sévère et un peu sèche, en totale opposition avec sa personnalité profonde, à la fois généreuse et avide d'amour. Contribuant ainsi à la rendre profondément malheureuse, et incapable de nouer des relations d'affection simples et directes avec ceux qui l'entouraient.

Mais un autre drame allait, quelques années plus tard, influencer profondément la destinée de Catarina. A l'issue de la période dite de *La violencia*, vers la fin des années 1950, la presse progressiste du pays lança une campagne de dénonciation contre les instigateurs de ces troubles, propriétaires terriens et officiers supérieurs de l'armée qui avaient joué un rôle dans la formation des sanglantes milices paramilitaires. Le père de Catarina, qu'elle adorait et admirait, fut en particulier accusé d'avoir trempé dans l'organisation de quelques-uns des groupes les plus violents, comme les trop célèbres Anges gardiens. S'il parvint alors à échapper à un procès - avec l'aide d'amis haut placés, fortement intéressés eux aussi à étouffer ces affaires - il ne put par contre éviter que sa fille, alors toute jeune adolescente, ne soit mise au courant de ces sombres heures de l'histoire colombienne, où la culpabilité de son père n'apparaissait que trop évidente.

Ces révélations, accompagnées des épouvantables descriptions des atrocités commises par les milices conservatrices, provoquèrent une irrémédiable rupture avec son père. La situation devint si intenable que ses parents décidèrent de l'envoyer poursuivre ses études d'histoire de l'art à Bogota, chez un oncle de sa mère. Là-bas, la petite étudiante ne tarda pas à être remarquée par ses professeurs - plus d'ailleurs pour sa beauté hors du commun que pour ses qualités intellectuelles - et devint rapidement l'une des principales égéries des milieux artistico-intellectuels « branchés » de la capitale.

Federico entreprit auprès d'elle une cour assidue. Et, avec son irrésistible art de la parole qui faisait littéralement vivre à ceux qui l'écoutaient un rêve éveillé, son rire puissant et clair, son beau visage de jeune premier, sa culture très vaste qui contrastait avec l'horizon intellectuel plus étroit de la famille de Catarina, Il ne tarda pas à parvenir à ses fins avec celle-ci.

Dès lors, Federico n'eut plus qu'une idée : s'installer à Bogota. Il réussit à convaincre sa mère, prête à tout pour permettre au génie de son fils de se révéler, de lui financer la location d'une petite chambre d'hôtel dans le barrio Teusaquillo, près des universités. Il fut bientôt rejoint par la plupart de ses vieux amis de la bande de Buenaventura, avides eux aussi de tenter leur chance dans la capitale. Et dont la plupart allaient bientôt y faire de belles carrières - d'écrivains, de journalistes, de musicologues, d'animateurs radio - tout en contribuant puissamment à la diffusion en Colombie d'un nouveau genre musical alors en gestation : la Salsa.

Tout ce groupe menait alors une double existence : dans le centre de la ville, et tout particulièrement dans le quartier branché de Galerías, ils fréquentaient la bohème littéraire et artistique, discutant pendant des jours entiers d'art moderne, de littérature contemporaine, de musique populaire et de révolution cubaine, tout en se lisant mutuellement leur prochain roman. La nuit, ils allaient découvrir les nouveaux rythmes, venus de New York, que l'on dansait dans les grils et les verbenas des faubourgs populaires de Kennedy ou Restrepo.

Comme Cali, Bogota connaissait alors une croissance urbaine extrêmement rapide qui allait, en quelques dizaines d'années, la faire passer du statut de ville moyenne un peu somnolente à celui de mégalopole immense, surpeuplée et violente. Ce phénomène avait pour conséquence la création, par cercles concentriques successifs, de nouveaux quartiers périphériques, comme au Nord, Usaquen, et au sud, Kennedy, Quiroga, Antonio Nariño ou Ciudad Bolívar.

Dans ces barrios littéralement surgis de terre en quelques années, s'entassaient alors des populations déracinées, qui n'était déjà plus campagnardes, mais pas encore vraiment intégrées à la vie urbaine. Elles vivaient dans les habitations de fortune plus ou moins légales qui se multipliaient alors sur des terres souvent occupées sans titre de propriété, les « invasions » (nous dirions aujourd'hui des bidonvilles).

Quant ils n'étaient pas au chômage les hommes étaient ouvriers d'usines, terrassiers ou manutentionnaires ; les femmes, employées comme bonnes dans les riches maisons du centre. Ils vivaient là dans des conditions difficiles : les habitations étaient, dans les premiers temps du moins, dépourvues du moindre confort, les nouveaux quartiers étaient rongés par toutes sortes de pathologies sociales, de l'alcoolisme à la violence en passant par la prostitution...

Mais la dureté de la vie dans ces barrios pauvres était atténuée par l'esprit de solidarité et de chaleur humaine qui rapprochait les habitants. On s'y s'amusait beaucoup aussi, en dansant et en écoutant des rythmes nouveaux. Ces populations déracinées, et surtout les enfants qui n'avaient jamais connu que le monde du faubourg, étaient confusément à la

recherche de nouvelles formes d'expression reflétant leur vision du monde, leur rage de vivre, leurs espoirs et leurs humiliations. Or à plusieurs milliers de kilomètres de là, à New York, dans les quartiers de Spanish Harlem ou du Bronx, d'autres populations marginales et stigmatisées étaient en train de forger un nouveau type de musique urbaine exprimant la même sensibilité.

Les adolescents des barrios Kennedy ou Restrepo commencèrent donc à danser au son des LPs de Mambo, de Boogaloo et de Pachanga, dans toutes sortes de lieux plus ou moins improvisés où pouvait s'exprimer leur sociabilité juvénile : verbenas, fêtes en plein air ou sous une guinguette ; agüelulos et Coca Cola bailable, après-midis dansants pour adolescents, tirant leur nom des boissons non alcoolisées qui y étaient servies ; champus bailables, invitations de fin de semaine entre voisins, où les hommes commençaient par parler entre eux de football avant de se mettre à danser avec les femmes une fois celles-ci libérées des tâches ménagères ; bailes de cuotas, soirées organisées dans un lieu de fortune et où chacun apportait une petite somme d'argent pour participer au frais d'organisation ; bodas de quince, fêtes d'anniversaire pour les 15 ans des jeunes filles ; grils, petits clubs bon marché, où l'on se réunissait pour dîner légèrement et danser pour un prix modique, et qui avaient pour nom : Mis noches, El Avispero, Lovaina, Caira, la Habana...

Et la jeunesse vibrante d'énergie qui se pressait dans ces lieux dansait avec passion sur les dernières nouveautés venues de New York, un peu plus tard du Vénézuéla : Hermanos Lebron, Joe Cuba, Joe Bataan, Frères Palmieri, Federico y su Combo... cela ne s'appelait pas encore Salsa, mais c'était déjà le mélange rythmes caribéens et de Latin Jazz qui la préfigurait.

Federico et ses amis avaient toutes les raisons du monde de fréquenter ces lieux de plaisir du quartier sud. D'abord parce que c'était pour ces jeunes hommes avides de vivre une source inépuisable de distractions, de plaisirs et de rencontres féminines. Ensuite, parce qu'en tant qu'intellectuels progressistes, ils pensaient - à juste titre - que c'était dans ces lieux populaires que se forgeait l'authentique culture colombienne de l'époque, et que leur mission consistait à la faire connaître et apprécier. Et, de fait, ils allaient multiplier, à partir de la fin des années 1960, les initiatives en ce sens, chacun à sa manière : en rédigeant des articles de musicologie, en ouvrant des clubs littéraires et musicaux dans les quartiers branchés de la capitale, en organisant festivals et concerts, en animant des émissions de radio... Mais n'anticipons pas...

Quant à Federico, sa carrière littéraire semblait prendre forme. Il était en train d'achever son premier roman, *La vida en música*, qui racontait la dérive hallucinée d'une jeune fille de la bourgeoisie de Cali, que son amour pour le Mambo et le Boogaloo conduisant progressivement, à travers un vertige d'expériences violentes, à une déchéance de toxicomanie et de prostitution. Il préparait fébrilement le scénario d'un film ayant pour

cadre les bas-fonds de Buenaventura et de Cali... Il était maintenant introduit dans tous les cercles intellectuels de Bogota, qu'il animait de sa prodigieuse faconde, en compagnie de la plus belle femme de la ville, visiblement très amoureuse de lui, au point qu'un mariage était maintenant sérieusement envisagé... Jusqu'à ce que Catarina découvre une lettre venant de Cali...

Envoyée deux ans plus tôt par Reina et restée jusque-là sans réponse, elle annonçait la naissance de Rafael.

Episode 3 : Un aventurier de l'esprit

Pendant que Federico connaissait un prometteur début de carrière à Bogota, Reina traversait à Cali une période compliquée, faite de grandes déceptions d'une immense joie. Elle avait bien sûr été très affectée par le départ de Federico, qui ruinait son naïf pari, la laissant exposée aux désagréments et à l'opprobre du statut de fille-mère, évidemment peu appréciable dans la Colombie profondément catholique et moraliste de l'époque. Mais plusieurs de ses proches l'avaient aidée à affronter cette épreuve.

Tout d'abord, son amie la Lionne, qui, comme vous pouvez l'imaginer, en avait vu d'autres, ranima le courage de sa larmoyante protégée par l'expression d'un féminisme vigoureux : « Vraiment tous des salauds, ces mecs !! Une fois qu'ils ont eu ce qu'ils voulaient, ni vu ni connu, ils se cassent !!! Mais, nous les femmes, on est plus courageuses qu'eux !! Ici, c'est rempli de filles qui ont eu ce genre de problèmes !!! Moi aussi, tu sais, j'ai eu un morpion à 14 ans, mais je me suis pas laissée abattre !! J'ai bossé dur, je l'ai élevé, et maintenant, il a un bon métier !!! Il est charpentier, comme était Jésus, tiens !!! » dit-elle en embrassant trois fois la petite croix d'or qu'elle portait au cou, car elle était non seulement très croyante, mais aussi très pieuse, avec d'ailleurs une forte tendance à la superstition.

De leur côté, ses parents réagirent de manière beaucoup plus favorable qu'elle ne l'avait craint. Sa mère, après avoir froncé des sourcils désapprobateurs, commença immédiatement à prendre en main les préparatifs de la naissance : choix d'une sage-femme, achat des langes et d'un berceau, etc. Elle promit également à Reina très effrayée de préparer Oscar, son père, à la terrible nouvelle de son déshonneur. Il ne faudrait tout de même pas qu'il la chasse de la maison !!

Mais Oscar, justement, réagit de manière beaucoup plus favorable qu'elles ne l'avaient craint. Cet homme pétri de principes moraux commença évidemment par accueillir l'annonce de la grossesse de Reina avec colère et mépris : « Ce petit bâtard, je n'en veux pas chez moi !! Il faudra lui trouver une nourrice, loin d'ici !! » Mais, au fond de lui, il avait de profondes raisons de se réjouir de la naissance de cet enfant, même hors mariage : parce qu'il symbolisait l'espérance et la vie après le massacre atroce dont avaient été victimes tant de membres aimés de sa famille ; et aussi parce qu'en tant que seul rejeton mâle, il perpétuerait son nom. Et, puis lorsque sa fille tremblante lui présenta le nouveau-né, il sentit son cœur fondre. Alors, lui déclara, sur le même ton sévère qu'il avait eu en menaçant de l'exiler chez une nourrice lointaine : « Ce garçon, il faut lui trouver un beau berceau !! » (Berceau, qui, comme je l'ai dit, avait déjà été acheté depuis plusieurs semaines en cachette par sa femme).

D'ailleurs, les voisins de leur quartier d'El Obrero, quoique pétris de principes moraux, traitèrent eux aussi Reina et son petit avec affection et générosité : beaucoup de visites au berceau, beaucoup de larmes et de félicitations, beaucoup de cadeaux, plus tard une disponibilité constante pour rendre de menus services. Et lorsqu'une imbécile ou un aigri se permirent par la suite - fort rarement au demeurant - un propos ou une allusion déplacés, ils furent immédiatement cloués au pilori par la rumeur publique ; il faut dire qu'avec toutes ces populations exilées, ces femmes violées, ces pères disparus, ces flopées d'enfants au lignage incertain, on en voyait d'autres à l'époque, dans les quartiers d'El Obrero ou de San Antonio !!!

Mais la personne qui aida le plus Reina fut - qui en eut douté - son fils Rafael lui-même. Dès qu'après l'accouchement elle put le presser contre son sein, elle se sentie emplie d'une puissante onde de bonheur maternel. Ce petit être constituait désormais pour elle une source de joie si puissante qu'elle balayait à elle seule toutes les contingences sociales ou matérielles, devenues parfaitement secondaires dans son esprit. Et elle jura alors de consacrer le reste de son existence à son fils ... serment qu'elle tint ensuite parfaitement tout au long de sa vie.

Quant à ses relations avec Federico, Reina souffrit finalement assez peu de l'absence de réponse à sa lettre annonçant la naissance de Rafael, puisque celui-ci avait supplanté sans difficultés son père dans le rôle de grand amour de sa vie. Et ce c'est avec une surprise presque teinté d'indifférence qu'elle apprit deux années plus tard que Federico était prêt à reconnaître l'enfant.

Vivant avec son fils en bas âge chez ses parents, elle acheva bientôt ses études de droit pour devenir l'une des premières femmes avocates du pays. Elle travailla ensuite chez plusieurs gros confrères de Cali, pour ouvrir ensuite son propre cabinet. Oh ! C'était un cabinet bien modeste, aménagé dans une pièce de la maison de ses parents. Aussi, à quelques exceptions près, ses clients ne furent pas au départ très brillants : de petits commerçants du quartier confrontés à des problèmes de bail ; des divorces houleux où les époux s'écharpaient pour la garde des enfants, sur fond d'adultère et de violences conjugales ; quelques petits voleurs et voyous du quartier arrêtés pour un vol stupide ou un coup de couteau impulsif... Mais c'est justement la nature très modeste de cette clientèle qui allait bientôt permettre à Reina de traverser l'une des périodes les plus exaltantes de sa vie professionnelle.

La Colombie était alors, au début des années 1960, confrontée à de graves tensions sociales ; dans les campagnes, petits paysans, propriétaires terriens et grandes sociétés forestières s'affrontaient pour le contrôle des terres ; dans les villes, l'arrivée de millions d'émigrants pauvres, qui s'agglutinaient à la périphérie des agglomérations, s'accompagnait de toutes sortes de désordres : conflits avec les propriétaires des terrains illégalement occupés par les

bidonvilles, les invasions ; explosion de la petite délinquance ; organisation des populations pauvres en différents types de mouvements plus ou moins légaux, depuis les syndicats jusqu'aux bandes mafieuses, en passant par les groupuscules révolutionnaires, représentant autant de formes de résistance face à une société qui les opprimait, les méprisait et les exploitait. Or, le fond de la clientèle Reina étant, par la force des choses, constitué de personnes originaires de ces milieux modestes, elle allait devenir, au cours des années 1960, l'une des avocates les plus en vue de ces causes sociales.

Cette orientation de sa carrière ne fut pas seulement liée à la nature des choses, mais à une volonté clairement exprimée par Reina. Très marquée par le souvenir des atrocités dont avait été victime sa famille, elle avait juré de ne jamais laisser un paysan pauvre être exposé à une violence injuste ou un village entier se faire chasser de ses terres ancestrales sans réagir. Curieusement pour l'époque, cette position n'avait en fait pas grand-chose à voir avec un engagement politique au sens habituel du terme : Reina n'avait que peu fréquenté les cercles des étudiants de gauche de Cali, et n'était qu'une compagne de route très lointaine et épisodique des mouvements progressistes. Elle éprouvait même vis-à-vis des communistes une forme de méfiance instinctive, les soupçonnant d'être capables d'atrocités aussi abominables que celles dont sa propre famille avait été victime de la part des milices fascistes. Non, son engagement tenait simplement à la fois au respect de la mémoire familiale et à une exigence morale teintée de romantisme. Raison pour laquelle, peut-être, elle ne fut jamais l'objet de menace de la part des groupes paramilitaires de droite. Contrairement à beaucoup de ses confrères de gauche engagés à ses côtés dans les mêmes causes, et qui accompagnaient leur travail de juriste d'une rhétorique révolutionnaire déclenchant la fureur des milieux ultra-conservateurs.

Reina commença donc à défendre régulièrement les petits paysans expropriés, les habitants sans titre des bidonvilles menacés d'expulsion et les syndicalistes arrêtés à l'occasion d'une grève ou d'une manifestation. Et bientôt, l'écho de son action parvint aux oreilles d'un grand avocat de Bogota, maître Spinelli, un gros homme jovial à l'énorme moustache, spécialiste de ces causes au niveau national. Celui-ci lui proposa de venir travailler à ses côtés dans la capitale. Elle accepta. Une nouvelle période allait alors s'ouvrir pour Reina, professionnellement passionnante, mais aussi marquée par un rapprochement avec Federico et surtout par la naissance d'une paradoxale amitié avec sa femme Catarina.

Federico et Catarina, en effet, s'étaient mariés, et venaient même de devenir parents d'une petite Elena. A vrai dire, ce mariage avait failli ne pas se faire. En découvrant la lettre de Reina, mal cachée ou mal rangée par un Federico désordonné, Catarina avait en effet été à la fois bouleversée et prise d'une violente colère : son mari lui avait caché l'existence de cette liaison et surtout de cet enfant, et idée d'une triple trahison - envers cette femme qu'elle ne connaissait pas encore, envers l'enfant et envers elle-même - était insupportable pour cette femme d'une droiture morale qui confinait parfois à la rigidité.

Mais elle aimait aussi profondément Federico, qui savait comme nul autre l'élever au-dessus d'elle-même pour l'emmenner dans un merveilleux univers parallèle de poésie, d'art et d'idées. Aussi, au lieu de la quitter immédiatement, comme elle l'aurait fait avec n'importe quel autre homme dans cette situation, lui mit-elle le marché en mains : elle ne resterait avec lui et ne l'épouserait qu'à la condition qu'il reconnaisse cet enfant et ait avec lui un minimum de relations paternelles. Il s'exécuta et pu ainsi épouser cette femme dont il était, à sa manière égoïste, profondément amoureux.

Ceci valut à Rafael le premier souvenir de son père : il vit un effet arriver le soir de l'anniversaire de ses 7 ans, dans le petit appartement où il avait emménagé depuis quelques mois avec sa mère dans le quartier de Chapinero, un homme au torse puissant, au rire sonore, à la gentillesse souriante, et qui lui amena un déguisement de cow-boy probablement acheté par Catarina. Son père lui offrit également - cadeau merveilleux - la possibilité de sauter à pied joints sur le lit, activité qui lui était habituellement totalement interdite par sa mère. Il allait garder toute sa vie un souvenir reconnaissant et lumineux de cette intervention libératrice.

Ils furent également invités à dîner, à quelques reprises, dans l'appartement assez modeste, mais empli de livres et d'objets d'art, que Federico et Catarina occupaient avec leur fille dans le quartier des universités. Rafael entendit alors son père se plaindre, en terme assez violents, de l'incompétence de l'un de ses commanditaires - éditeur, rédacteur en chef ? - qui lui demandait des modifications à ses yeux intempestives dans un texte qu'il venait de lui rendre.

Sans le savoir, Rafael assistait alors aux prodromes de la crise qui allait conduire son père à révéler sa nature profonde d'être libre, refusant de s'insérer au sein d'une hiérarchie et d'accepter les responsabilités - sociales ou familiales - incombant d'ordinaire à un homme adulte. Et qui allait faire de lui le mélange improbable d'ermite-philosophe, d'aventurier de l'esprit, et de séducteur entouré d'une cour de jeunes femmes cultivées qu'il allait incarner jusqu'à sa vieillesse.

Mais Federico traversait aussi une phase difficile : ses rêves littéraires de jeunesse, en effet, s'étaient un peu envolés. Les invendus de son premier livre de poèmes dormaient dans une cave, un blocage psychologique l'empêchait de terminer son roman, et son projet de scénario pour un ami cinéaste avait finalement été abandonné. Il devait maintenant travailler pour payer un loyer, vêtir et nourrir un enfant... même si Catarina, grâce à l'argent de ses parents comme à son travail de mannequin, subvenait en fait à l'essentiel des besoins du couple.

Cependant, le talent de plume de Federico, associé à une curiosité insatiable et une fantastique capacité à attirer l'amitié de personnes de valeur, l'avaient en l'occurrence sauvé de la médiocrité d'un travail de tâcheron. Il avait en effet entrepris une carrière de journaliste - plus exactement de grand reporter - qui l'amena au cours des 30 années suivantes à publier de très beaux articles dans les journaux colombiens les plus prestigieux. Ses domaines d'intérêts parcouraient un immense éventail, depuis les prémisses de la pensée écologique naissante jusqu'à peinture contemporaine, en passant par la philosophie allemande et la défense des droits de l'homme alors bafoués par les dictatures latino-américaines de tous bords.

Mais sa grande passion, dont il pouvait discourir pendant des heures, de manière passionnante, devant des auditoires éblouis, c'était la culture populaire latino. Or, au début des 1960, dans les quartiers populaires du sud, comme ceux de Restrepo, Kennedy, Santa Isabel ou Santa Matilde, celle-ci commençait être révolutionnée par une musique inventée à New York et associant rythmes caribéens et influences Jazz et Rock : la Salsa. A la place des verbenas et des agüelulos des années 1960, commençaient alors à s'ouvrir dans ces barrios de nombreux dancings, comme le Club El Triunfo, le Mozambique, la Nueva Gaita, La Jirafa Roja, El Sol de Media Noche, las Estrellas de Soacha, El Tumbo, Tunjo de Oro, El Palladium, la Escalinata, El Escondido...

Dans ces lieux un peu clinquants, avec leurs néons violents et leur boule argentée tournant au-dessus de la piste de danse, on programmait alors surtout de la musique importée, même si les orchestres « live » se faisaient de plus en plus nombreux chaque année. Une clientèle populaire - où les ouvriers des usines de chaussures des alentours étaient nombreux - venait s'y détendre d'une journée de travail pénible et oublier les soucis de la vie quotidienne. Les danseurs les plus habiles, comme Mamboloco, Oscar Orozco Zapatico, Carlos Nino, Jesus Olarte « Chucho Bon Bon Bum », José Gabriel Clavijo, Jorge Vargas Pikin, El Bigle, la Panterita, y rivalisaient d'adresse et d'élégance à l'occasion de multiples concours.

Si les milieux bourgeois des quartiers nord méprisaient ouvertement cette forme d'expression, considérée, selon l'expression de l'époque, comme « une musique de singes, de putains et de voyous », telle n'était pas l'attitude des milieux intellectuels progressistes, qui y voyaient au contraire la fascinante naissance d'une culture sui generis, expression authentique et rebelle de l'âme populaire. Federico et son groupe d'amis en particulier, jouèrent un rôle important, dans la reconnaissance de cette musique par l'ensemble de la société colombienne, à travers émissions de radio, films, livres, articles, organisation de concerts et de festivals, ouverture de lieux culturels, où la musique latine voisinaient avec la littérature. Juan animait une émission musicale très suivie sur la radio de l'université catholique de Bogota, la Javeriana Estereo ; Georgio créa l'émission Por la Venas del Caribe sur radio Nacional ; Mauricio organisait les soirées du bar Goce Pagano, associant Salsa brava et littérature....

Quant à Federico, il réalisa plusieurs interviews majeures avec des artistes salseros de passage dans le pays, comme les membres de la Fania. Il écrivit un peu plus tard un ouvrage qui fait toujours référence en Amérique latine sur les origines et les premières années de la Salsa. Il fut aussi d'un des découvreurs de la nouvelle musique populaire cubaine, greffant sur le socle du Son l'influence de l'Afro-Jazz et du Rock.

Pendant que Federico commençait sa carrière de grand reporter, une amitié inattendue se nouait entre deux femmes : Reina et Catarina. Beaucoup de choses, semble-t-il, auraient pu à priori les opposer : la rivalité bien compréhensible entre la femme délaissée et la nouvelle épouse, source pour l'une de jalousie, pour l'autre d'inquiétude ; la différence d'origine et de milieux sociaux entre la descendante d'une lignée de riches propriétaires terriens et la fille de modestes commerçants, défenderesse des paysans pauvres ; enfin, et surtout, le fait que Reina n'ignorait rien des activités politiques du père de Catarina et de la responsabilité, même indirecte, qu'il pouvait porter dans le massacre de sa famille.

Et cependant, l'amitié se noua. Tout d'abord, parce que Catarina le voulut de toutes ses forces. Elle ressentait en effet à l'égard de Reina, et surtout de son fils, un sentiment de culpabilité lié à une double cause ; d'une part, parce qu'elle aussi jugeait son père en partie coupable des tragiques événements qui avaient affecté la famille de Reina ; ensuite parce ce qu'elle s'estimait partiellement responsable de la rupture de Federico avec celle-ci et de l'abandon de son fils.

En fait, elle n'était coupable de rien : elle ne connaissait pas l'existence de Reina au moment où elle avait été séduite par Federico, pas plus qu'elle n'était au courant de l'existence d'une guerre civile avant que son gentil poney ne soit massacré et sa maison à moitié brûlée. Mais cette femme très droite et un peu névrosée, vécut son rapprochement avec Reina et son fils comme l'accomplissement d'une sorte de devoir. Ces années plus tard, alors qu'elle multipliait à son égard attentions, invitations et cadeaux, elle dit même de but en blanc à Rafael, avec la brutalité un peu raide qui la caractérisait, qu'elle faisait tout cela « au titre des dommages de guerre ».

Reina, de son côté avait au départ tout intérêt à tirer parti des bonnes dispositions de Catarina : cela la rapprochait de Federico, qu'elle aimait toujours beaucoup, malgré ses torts immenses, comme toutes les femmes qui l'approchèrent ; et surtout parce que cela permettait à Rafael, autant que Federico en était capable, de bénéficier d'une certaine forme d'attention de son père. Et puis, outre ces considérations un peu opportunistes, Reina s'habitua peu à peu aux manifestations répétées d'amitié de Catarina, répondant régulièrement à ces invitations et finissant même par les lui rendre. Et cette amitié allait perdurer au fil des ans, résistant au divorce de Catarina et étant même d'une certaine manière renforcée par celui-ci.

En effet, Federico, malgré tout son talent, son brio, et sa capacité à transmuter en une aventure merveilleuse la vie à ses côtés, était aussi un homme impossible : goujat, machiste et infidèle, il lassa peu à peu Catarina, comme il allait lasser par la suite toutes les autres femmes qui tentèrent de partager sa vie. Après une période de disputes orageuses, le divorce parut inévitable. Et, presque naturellement, Catarina prit Reina comme avocate. Une situation qui contribua sans doute, dans l'esprit de celle-ci, à apurer le passif qui subsistait encore, puisqu'elle passait ainsi du rôle de femme délaissée à celle de confidente et de soutien de son ancienne rivale, elle-même en train de vivre une situation de rupture douloureuse, tout en brisant quelques lances pour compte d'autrui avec Federico. Une sorte de généreuse revanche contre la destinée...

Pendant ce temps, Rafael grandissait. L'enfant timide, accroché aux jupes d'une mère hyperprotectrice, était devenu un adolescent tourmenté, timide, solitaire, introverti, souffrant confusément de l'absence de son père, mais doté aussi d'une intelligence très vive et d'un violent désir de se cultiver. Revues, romans, livres d'histoire de l'art ou de philosophie défilaient à un rythme frénétique entre ses mains. Il rêvait, selon les instructions subliminales de sa mère, de devenir un précoce génie de la littérature, talentueux et rebelle... En attendant, il vivait une existence de lycéen assez morne, à côté d'une mère casanière, dévorée par son labeur quotidien. Et c'est justement pourquoi les contacts de plus en plus fréquents avec son père, à partir de 14 ou 15 ans, l'éblouirent littéralement, contribuant fortement à orienter sa vie ultérieure et laissant dans sa mémoire une trace lumineuse et ineffaçable.

Au début des années 1970, Federico était au sommet de son art de grand reporter. Quoique ne faisant partie intégrante d'aucune rédaction, ses articles de fond étaient publiés, sur plusieurs pages, par les plus grands hebdomadaires colombiens ou même des pays voisins, comme le Espectador, El Tiempo, La Prensa, Visión. Dans son carnet d'adresses, constamment enrichi par de nouvelles rencontres et maintenu vivant par le caractère durable qu'il savait donner à ses amitiés, figurait une bonne part de ce que l'Amérique latine comptait alors de peintres, d'écrivains et de philosophes de renom. Il était ami avec des poètes et des savants, avec des historiens et des futurologues, avec des architectes et des voyants, avec des dissidents cubains et des victimes des dictatures militaires d'extrême-droite, avec des écrivains d'avant-garde et des spécialistes de grec ancien, avec des musiciens de Salsa et des professeurs de théologie. Le petit appartement du Retiro où il s'était installé après son divorce était devenu une sorte de ruche bourdonnante, lieu de rencontre de tant de personnages passionnants et où se concoctaient articles de fond, entretiens, projets de livres ou d'émissions. On y trouvait aussi beaucoup de jeunes femmes, parmi les plus séduisantes Intellectuelles en herbe de Bogota, attirées comme un aimant par le brio de Federico et le tourbillon de rencontres passionnantes et d'évènement hors du commun qu'il leur proposait. Comme le lui dit un jour l'une de ses anciennes amies, Eliza « il

avait une force magnétique, une énergie, un don de voyance qui pouvaient nourrir les autres, pour peu que ces autres acceptent d'entrer avec lui dans un univers parallèle, de fricoter avec l'imaginaire, (...) Il avait des échappées vers d'autres mondes. »

La fréquentation de son père fut alors pour Rafael une source d'émerveillements constamment renouvelés. Comme cette inoubliable soirée qu'ils passèrent avec Alejo Carpentier à discuter de l'histoire de la musique cubaine avant que le grand romancier, pianiste hors pair, ne leur offre un petit concert improvisé. Comme ce dîner avec le grand peintre Fernando Botero, qui à cette occasion, leur expliqua sa technique de dessin en réalisant un vivo un portrait de groupe de son père et de ses amis. Comme, à la fin des années 1970, cette entrevue avec Gabriel Garcia Marquez, de passage à Bogota. Celui-leur lut plusieurs pages inédites de son nouveau roman, Chronique d'un mort annoncée, qui ne serait publiée que quelques années plus tard. Il leur parla aussi, avec enthousiasme, du mouvement sandiniste, qui, au Nicaragua, était en train de renverser la dictature de Somoza. Une autre fois, ce fut l'économiste Gabriel Bettancourt, alors ambassadeur de Colombie à l'Unesco, qui évoqua devant eux, avec une chaleur visionnaire, le projet de sa vie : la mise en place d'un crédit éducatif permettant aux étudiants pauvres d'accéder au savoir, ouvrant ainsi selon lui la voie d'un gigantesque bond en avant du développement humain. Et il y en eut tant d'autres... Rafael, avait ainsi l'impression, sortant de sa routine de collégien, de voir ainsi s'ouvrir à lui les portes d'un monde flamboyant mélange de haute culture, de beauté, et de réflexion sur les problèmes du monde contemporain, tandis que voletaient légèrement autour d'eux les créatures des rêves qu'étaient les jeunes amies de son père.

Il écoutait aussi avec passion celui-ci lui parler de ses fabuleux voyages autour du monde, comme lorsqu'il était allé en Europe rencontrer les plus grands peintres surréalistes du moment, comme Max Ernst, Karel Appel ou Giorgio de Chirico, pour préparer un livre sur l'art contemporain : ou lorsqu'il était parti en Inde, faire un reportage sur la ville d'Auroville, fondée aux environs de Pondichéry par les disciples de Sri Aurobindo, pour accueillir des hommes et des femmes du monde entier désireux de vivre une expérience de paix et d'harmonie.

Vers la fin des années 1970, devenu un jeune homme, Rafael avait même réalisé quelques articles avec son père. Ils avaient interviewé pour La Prensa des religieux colombiens récemment libérés des geôles argentines, et qui leur avaient décrit leurs épouvantables expériences, sombres d'histoire glaçante d'injustices, d'oppression, et finalement d'arrestations et de tortures. Il avait aussi accompagné son père jours à Cuba, pour rencontrer les orchestres Irakere et Los Van Van, qui développaient alors une nouvelle forme d'afro-Jazz, ancêtre de ce qui allait devenir plus tard la Timba. Ils avaient d'ailleurs pu tous les deux constater à cet occasion à quel point la réalité cubaine, déjà abimée par les privations, les lourdeurs bureaucratiques et le manque de liberté, différait déjà de l'image radieuse et romantique que s'en faisaient les milieux progressistes du monde entier...

Rafael avait une autre raison, bien compréhensible pour l'adolescent timide qu'il était alors, d'admirer son père : il avait un succès immense avec les femmes, dont il profitait d'ailleurs sans vergogne. Cet homme au physique puissant, qui avait toujours une histoire passionnante à raconter sur l'article qu'il était un train de rédiger, et dont la parole magique vous entraînait irrésistiblement dans un univers de rêve, attirait les dames comme un amant. Ce séducteur invétéré était d'ailleurs davantage de la race de Casanova que de celle de Dom Juan, dans la mesure où il parlait toujours de ses (très nombreuses) conquêtes avec beaucoup d'affection et en les décrivant par de tendres métaphores poétiques : oiseau coloré des îles mystérieuses, poisson aux mille nageoires d'or des mers du sud, provinces du grand satrape d'orient, etc. Gravitaient donc autour de mon père un essaim coloré des plus jolies intellectuelles et journalistes de Colombie, qui écoutaient bouche bée un cours magistral sur la peinture surréaliste avant de sauter dans son lit. Il y avait, Aliuska, Nora, Eliza, Catarina, Sofia, Odalys et tant d'autres... Sans oublier les occasionnelles, comme cette « princesse d'Egypte », pour laquelle son père le planta un samedi soir, alors qu'ils étaient tous deux en train de rédiger un article sur l'Argentine. A charge pour Rafael, pendant que Federico goûtait aux charmes de sa moderne Nefertiti, de remettre en ordre tous les petits bouts de papier découpés et recollés qui lui permettaient, en réorganisant ses textes, de leur donner forme et dynamisme. Car à l'époque, le traitement de texte n'existait pas encore...

Ces liaisons étaient à la fois éphémères et très durables. Elles étaient éphémères, parce que Federico était absolument impossible à vivre : désordonné, sale et salisseur, effroyablement machiste même pour l'époque, coureur, égoïste, manquant de la plus élémentaire ponctualité, toujours fauché comme les blés, et pour tout dire absolument caractériel, il lassait les meilleures volontés féminines au bout de quelques mois, au mieux de quelques années. Mais ces relations étaient aussi très durables, parce que ses anciennes femmes et maîtresses, une fois recasées avec un haut fonctionnaire, un directeur de revue littéraire ou un riche entrepreneur (c'étaient presque toutes des beautés et souvent des esprits supérieurs), éprouvaient inmanquablement la nostalgie de leur impossible amant dispensateur de rêve. Elles revenaient alors vers lui sous les prétextes les plus divers : lui passer l'aspirateur, lui faire relire leur dernier roman, lui demander un éclaircissement sur l'histoire du surréalisme, lui apporter des pommes fraîchement cueillies de leur hacienda, etc. Et Federico réussissait ainsi l'étrange performance d'être à la fois seul comme un ours dans sa tanière (car aucune femme ne supportait longtemps de vivre avec lui) et entouré comme un sultan dans son harem (car aucune de ses anciennes conquêtes ne supportait la monotonie de la vie loin de lui).

Plus étrange encore, toutes ces ex-compagnes, qui se connaissaient bien, avaient noué entre elles d'étroites relations d'amitié, et se rencontraient fréquemment. Et, comme on peut l'imaginer, Federico constituait le principal sujet de conversation de cet étrange « club de fans » qui adoraient passer des heures ensemble pour dire du mal de lui et se répartir les

tâches afin de lui venir en aide. Et comme leurs nouveaux époux étaient souvent eux-mêmes des amis de Federico ou complètement subjugués par son charme, non seulement ils les laissaient faire, mais ils leurs donnaient même un coup de main. Comme par exemple le plus riche et le plus influent d'entre eux : Andrès, à la fortune si mystérieuse...

Episode 4 : Un mécène de la Salsa

Rafael vivait simultanément une autre expérience merveilleuse, grâce à l'hospitalière bienveillance de l'ancienne femme de son père, Catarina. Celle-ci avait conçu pour lui une affection profonde, mélange de sentiment de culpabilité et, peut-être de report de tendresse vers un jeune garçon qui lui rappelait l'homme qu'elle avait si profondément aimé - et qu'elle continuait sans doute à aimer malgré son remariage avec son grand ami Andrés. Et cela valu à Rafael, au cours de ses années de jeunesse, outre de nombreux cadeaux et invitations familiales, de rencontrer quelques-uns des plus grands artistes de Salsa de l'époque. Car Andrés était entretemps devenu l'un des plus grands entrepreneurs musicaux du pays.

Andrés Larranda n'avait pas suivi la même trajectoire littéraire et journalistique que ses amis de jeunesse de Buenaventura. Il était en effet, davantage intéressé par la musique vivante que par l'écriture, par le commerce que par les valeurs de l'esprit, par la fête nocturne que par l'ascèse créative. Et lorsque tous ses amis étaient montés à Bogota, attirés par une carrière littéraire, il était allé tenter la fortune à New York comme tant de jeunes colombiens de l'époque. Il y avait d'ailleurs fort bien réussi, mettant en place un commerce d'import-export entre son pays et les Etats-Unis. Le goût naissant de la jeunesse nord-américaine pour les produits de l'agriculture colombienne lui avait alors permis d'accumuler rapidement une fortune substantielle. Fortune qu'il avait consacrée à réaliser l'un des rêves de sa vie, ouvrant une discothèque dans le quartier de Broadway, Mambo Cali New-York, qui avait servis de cadre à quelques-unes des hautes heures de la Salsa Brava naissante du début des années 1970. Il avait noué à cette occasion des liens étroits avec les milieux musicaux new-yorkais, comptant parmi des amis proches Jerry Masucci, Ralph Mercado ou encore le jeune chanteur Hector Lavoe.

Puis Andrés, fortune faite ou plutôt bien démarrée, avait été pris du mal du pays. De retour en Colombie, il vivait entre Bogota et Cali, qu'il avait entrepris de transformer en l'une des capitales mondiales de la Salsa : il ouvrit de luxueuses et spacieuses discothèques, dont la magnificence éclipsa rapidement les humbles verbenas d'antan. Il fit venir en tournée en Colombie les plus grandes orchestres de Salsa : la Fania All Stars, les frères Lebron, Oscar de Leon, Richie Ray, Bobby Cruz.... Il créa même à Cali, dans le faubourg populaire de Juanchito, des festivals entièrement dédiés à la Salsa, comme le Carnaval de Juanchito ou le Reinado de la Arena. Il encouragea la création d'orchestres locaux, jusque-là peu nombreux, donnant ainsi une première impulsion à l'essor de la musique de Salsa colombienne. Homme munificent, il donnait aussi de fabuleuses fêtes privées qui allaient laisser à Rafael

d'impérissables souvenirs. Car il y était souvent invité par la nouvelle femme d'Andrès, Catarina.

Dès son retour en Colombie, Andrès s'était précipité pour revoir ses vieux amis de Buenaventura. A Bogota, il était tombé dans les bras de Federico, qui lui avait présenté sa femme, qui quoiqu'en instance de divorce, vivait encore avec lui. Il avait alors réagi devant cette beauté à peu près comme l'avait fait Federico quelques années plus tôt : il entreprit rapidement auprès d'elle une cour assidue et ouverte. Federico, de son côté, laissa faire : il avait sur ces questions l'esprit large, il était prêt à tout partager avec son meilleur ami, et n'était pas mécontent à la perspective d'un départ de Catarina, qui lui permettrait de faire place nette pour accueillir ses nombreuses conquêtes féminines dans son appartement.

Quant à Catarina, quoique d'un naturel peu intéressé - fille de l'un des plus gros propriétaires terriens du pays, elle pouvait, sur un simple coup de fil à sa mère, disposer de tout l'argent dont elle avait besoin - elle était tout sauf insensible aux nombreuses marques d'intérêt dont Andrès la couvrait. Les bijoux de prix, les promenades romantiques en voiture de sport, les week-ends en yacht privé, les séjours de rêve dans de luxueuses haciendas, l'immense demeure d'Andrès avec vue imprenable sur Bogota étaient tout de même plus attirants que la bohème fauchée qu'elle avait partagé avec Federico, d'autant qu'elle n'acceptait qu'en dernier recours et avec beaucoup de réticence les aides offertes par ses parents. Et puis Andrès, très bel homme à l'impeccable chevelure ondulée, excellent danseur, compagnon élégant et courtois, valait largement dans la vie quotidienne ce goujat débraillé de Federico !!!

Mais ce qui plaisait surtout à Catarina, c'était la vie à la fois noctambule et mondaine que lui offrait Andrès. Celui-ci semblait connaître tout ce que la capitale colombienne abritait de journalistes en vue, de gros entrepreneurs et d'homme politiques influents. Ils se pressaient à ses fêtes somptueuses, où le champagne coulait à flot, et qui étaient toujours animées par les meilleurs orchestres de Salsa de l'époque. Bientôt mariée avec lui, elle put jouer le rôle pour lequel elle semblait naturellement faite : celle de l'une des maîtresses de maison les plus en vue du tout-Bogota.

Elle manquait d'ailleurs jamais d'inviter - avec le consentement enthousiaste d'Andrès - son ancien mari Federico, qui constituait à lui seul un spectacle presque aussi irrésistible que Cheo Feliciano ou Oscar d'Leon. Un peu plus rarement, elle envoyait également des cartels à Reina et à son fils Rafael.

Celui-ci, fasciné, put ainsi assister, aux côtés de membres éminents de la haute société colombienne, à de fabuleux concerts d'Ismael Rivera ou Cheo Feliciano, parfois venus spécialement en Colombie pour cette soirée unique. Il se souvenait en particulier d'un extraordinaire dîner où, assis entre Ismael Miranda et un jeune secrétaire d'Etat un peu

éméchés, il avait joué avec celui-ci le rôle de choriste et de percussionniste improvisé pendant que le chanteur interprétait l'une de ses chansons les plus célèbres, *Borinquen Tiene Montuno*. Ils avaient été très applaudis, ce qui était un peu monté à la tête du jeune Rafael, qui s'était alors demandé pendant plusieurs jours s'il venait de commencer une carrière de chanteur de Salsa ou d'homme politique...

Mais son plus beau souvenir furent les quelques semaines qu'il passa à Cali, dans la maison d'Andrès et Catarina, en compagnie du plus prestigieux de tous les chanteurs de Salsa : Hector Lavoe. Celui-ci passait alors quelques mois dans la « succursale du Paradis », à l'invitation d'Andrès, grand admirateur du chanteur et désireux d'offrir à sa ville préférée le superbe cadeau de sa présence.

C'était un curieux personnage que cet Hector Lavoe. Un homme d'ailleurs fort sympathique, à l'abord très simple, et qui passa plus d'une fois de long moments à discuter de la vie avec le jeune Rafael autour d'une bouteille de rhum. Mais aussi un personnage terriblement lunatique, restant parfois enfermé dans ses rêves pendant des heures entières. Il avait surtout une tendance à abuser de l'alcool et de la cocaïne qui le plongeait, selon les cas, dans un état d'abattement ou de surexcitation. Ce comportement instable se manifestait également par une incapacité presque pathologique à suivre un emploi du temps régulier et à honorer un rendez-vous. Tout cela avait pour effet d'agacer beaucoup Andrès, qui voyait régulièrement les concerts qu'il organisait pour Hector compromis par l'absence totale de ponctualité de celui-ci, qui arrivait avec parfois 2 ou 3 heures de retard sur l'horaire prévu. Andrès en conçut progressivement une certaine forme d'agressivité vis-à-vis de son invité, au point de lui parler souvent de manière un peu blessante, comme à un importun ou un sous-ordre.

Mais aussi, quels moments fabuleux lorsqu'Hector, enfin sur pieds, commençait à chanter !! Rafael se souvenait de ces nuits sublimes dans les night-clubs où il se produisait régulièrement, comme Las Vallas, Juan Pachanguero ou El Pueblo. Après avoir chanté quelques chansons de son répertoire devant un public électrisé, il participait ensuite pendant des heures à d'inoubliables descargas avec tout ce que Cali comptait à l'époque de musiciens de Salsa. Quelle émotion se dégageait alors de ce grand artiste, sensible et vulnérable !!

Mais dès le lendemain, les tracas et les tensions du quotidien reprenaient le dessus. Rafael rentra trop tôt à Bogota pour assister à la rupture finale entre Hector et Andrès. Mais on lui raconta que celui-ci, lassé des excès du chanteur, lui avait proposé d'entreprendre avec son aide une cure de désintoxication. Une tentative malheureusement vite avortée, tandis que le comportement d'Hector devenait de plus en plus erratique. Sa tentative assez grossière, un soir où il avait abusé de rhum, de séduire la propre femme d'Andrès, fit déborder la coupe. Andrès entra dans une violente colère et pria Hector de plier immédiatement bagages. Ce

qu'il fit en repartant dès le lendemain pour New York, pour ne plus jamais remettre les pieds à Cali.

Imprégnée de valeurs familiales, Catarina avait également décidé de resserrer les liens unissant Rafael aux membres de sa propre famille. Certaines de ces initiatives furent couronnées d'un certain succès, comme lorsqu'elle favorisa les occasions de rencontre avec sa fille Elena. Même si les rencontres avec sa demi-sœur, devenue par la suite une ornithologue assez connue, s'espacèrent, par la force des choses après le départ de Rafael pour Genève, celui-ci conserva tout de même d'elle un souvenir affectueux. Et Elena joua ensuite un rôle décisif dans la découverte que fit Rafael, bien des années plus tard, de l'héritage fabuleux - et terriblement dangereux !! - que lui avait laissé son père.

Les choses ne se passèrent pas tout à fait aussi bien avec la mère de Catarina, avec laquelle celle-ci avait voulu organiser un dîner -son père était alors mort depuis quelques années. Or, Rafael était prévenu contre les parents de Catarina par sa mère, qui lui avait parlé de leur passé politique et de leur probable proximité avec les milices qui avaient massacré sa famille. Rafael était tout de même arrivé ce soir-là chez Catarina, tout pomponné suivant ses instructions. Celle-ci lui avait alors fait passer une revue de détail avant l'arrivée de sa mère. Il se souvenait que ce souci de la perfection très bourgeois et très scandinave l'avait à la fois amusé et agacé. Il avait un peu l'impression d'être un moderne David Copperfield préparé par des mains bienveillantes pour être présenté à de possibles parents adoptifs. Mais, des parents (du moins sa mère et ses grands-parents maternels), il en avait déjà, rescapées des massacres commis par les milices, et qui prenaient très bien soin de lui, pensait-il tout en laissant Catarina refaire son nœud de cravate mal noué à son goût. Puis, la mère de sa bienveillante marâtre arriva, et il fut invité à dîner dans un bon restaurant de Galerías.

L'ambiance de ce repas réunissant des personnes d'origines si différentes (c'est un euphémisme) fut relativement sympathique, du fait de la courtoisie naturelle de ses hôtes, mais en même temps un peu plombée par une situation tout de même très fautive. A la fin, la mère de Catarina voulut même lui offrir en cadeau un petit billet à Rafael, mais celui-ci le refusa. Il voulait bien faire plaisir à la généreuse Catarina, innocente de tout crime et si bienveillante à son égard, mais tout de même, il n'était pas un petit rescapé mendiant dont on rachetait la souffrance familiale avec un pourboire... Cet épisode, parmi beaucoup d'autres, contribua involontairement à alimenter la fêlure qui, au fil des années, allait peu à peu s'élargir et conduire Rafael à rompre tous liens avec l'univers de son père.

En attendant, sa jeunesse continuait à s'écouler à Bogota sous la protection attentive de sa mère. Celle-ci était devenue désormais une avocate pénaliste réputée. Elle avait en effet plus ou moins abandonné les causes sociales de sa jeunesse. Pourtant, certains de ses succès avaient été retentissants, comme lorsqu'elle avait réussi à faire condamner les deux fils d'un gros propriétaire terrien pour le viol d'une jeune paysanne, ou faire annuler l'arrêt

d'expulsion d'une communauté indienne des Llanos, occupante immémoriale (mais sans titre de propriété) de terrains récemment rachetés par une compagnie d'exploitation forestière. Mais ces titres de gloire ne lui avaient pas valu que des amis, même si elle n'était pas identifiée comme activiste de gauche. Et c'est ainsi qu'après avoir reçu une lettre anonyme, accompagnée d'une photo de son fils Rafael sortant du collège, et lui expliquant qu'on ne lui voulait pas de mal, mais qu'elle ferait mieux d'arrêter de défendre tous les va-nu-pieds de Colombie si elle voulait éviter les ennuis, elle décida en effet - saisie par une peur panique à l'idée des menaces pesant sur son fils - de ne plus s'occuper de ces causes sociales.

Elle annonça donc son départ à Maître Spinelli et fonda son propre cabinet. Mais comment reconstruire, à partir pratiquement de zéro, une nouvelle clientèle ? La fidélité de l'une de ses plus vieilles amies l'aida à sortir de ce mauvais pas. En effet, alors qu'elle s'inquiétait de voir depuis deux jours sa salle d'attente pratiquement vide, elle vit arriver à l'improviste sa vieille protectrice de Cali, la Lionne. Celle-ci avait franchi avec persévérance et professionnalisme les différentes étapes de sa carrière, devenant l'une des mères maquerelles les plus en vue de Bogota - ville qui, comme vous l'imaginez, en comptait beaucoup. Ses activités couvraient un assez large éventail de services, depuis les plus belles et couteuses call-girls animant les luxueuses orgies des narcotrafiquants jusqu'à de modestes bordels populaires dont les pensionnaires satisfaisaient les besoins physiologiques de leurs clients par des prestations rapides.

Et des affaires, la Lionne pouvait en apporter à foison à Reina : des bagarres qui tournaient mal, des receleurs pris en flagrant délit, des tenanciers de maisons closes mal protégés par la police, des flics corrompus qu'un collègue gêné par leurs activités décidait un jour de faire tomber, des aspirants-transsexuels demandant réparation pour une opération manquée... Un client en apportant un autre, Reina put ainsi monter un prospère cabinet pénal qui la mit à l'abri du besoin et lui permit de financer sans difficultés les études de son fils.

La voie que celui-ci avait choisie avait été directement influencée par la fréquentation de son père. Mais, curieusement, c'est un aspect relativement mineur des activités de Federico qui l'avait le plus attiré. Au contact des amis de son père, Rafael aurait pu assez naturellement rêver de devenir peintre, romancier, chanteur ou journaliste. Mais la carrière qu'il choisit fut celle des sciences humaines. En effet, de toutes les rencontres qu'il avait faites grâce à son père et à Catarina, c'est celle de... Gabriel Bettancourt qui l'avait le plus profondément marqué. Il avait écouté avec passion cet économiste analyser, dans une langue claire et précise, les implacables mécanismes conduisant à la perpétuation de la misère d'une génération à l'autre. Il avait été enthousiasmé par ses propositions visionnaires et généreuses visant à mettre fin à cette immémoriale tragédie en favorisant l'accès de tous à l'éducation. Des hommes de sa trempe étaient la preuve vivante du rôle bénéfique que pouvaient jouer les spécialistes des sciences sociales pour rendre la société plus humaine et plus juste. Sa vocation fut ainsi décidée : il serait économiste ou sociologue.

Une fois le bac en poche, Rafael s'inscrit donc en cursus d'économie à la prestigieuse université pontificale Javeriana. Il y suivit un parcours rectiligne, conduisant quelques années plus tard à l'obtention d'un doctorat. Il entra ensuite comme économiste au ministère colombien de l'industrie, où il écrivit quelques livres et rapports remarquables sur l'économie colombienne. On lui proposa ensuite de rejoindre les Nations-Unies à Genève, où il travailla pendant quelques années, acquérant un statut d'expert international reconnu dans le domaine du développement, de l'investissement et du commerce international.

Cet éloignement géographique - il ne revenait en Colombie qu'une à deux fois par an, et pour des séjours assez brefs - distendit d'autant plus ses liens avec le milieu de son père qu'il s'accompagna d'une rupture affective.

Ses rapports avec son père avaient en fait toujours été difficiles. Enfant naturel, Rafael n'avait été reconnu par lui qu'avec retard et sans enthousiasme excessif. Par la suite, il ne s'occupa pratiquement pas de lui pendant son enfance, n'aidant absolument pas matériellement sa mère, et ne le voyant que de manière vraiment exceptionnelle. C'est surtout pendant son adolescence et sa prime jeunesse, entre 13 et 25 ans, qu'il le fréquenta le plus régulièrement, vivant grâce à lui les moments exceptionnels, qui l'enrichirent beaucoup et influencèrent profondément, et de manière plutôt positive, sa destinée ultérieure.

Mais ces contacts n'étaient pas simples. Il fallait toujours passer 10 coups de téléphone pour obtenir un rendez-vous, ce qui à la longue se révélait exaspérant et même humiliant. Quant à la très généreuse Catarina, qui l'invitait régulièrement chez elle il avait tout de même un peu l'impression, malgré toute sa bonne volonté un peu maladroite, de tenir le rôle de l'enfant pauvre aux yeux de cette grande bourgeoise.

Jusqu'à son entrée dans l'âge adulte et dans la vie professionnelle, les incontestables avantages de la situation - en gros, vivre une aventure intellectuelle fascinante en fréquentant les sommets du gotha artistique et littéraire - lui permirent sinon d'équilibrer, du moins de supporter psychologiquement cette situation chaotique et par certains aspects très frustrante. Mais, à mesure qu'il prenait davantage d'assurance et aussi que, la vieillesse venant, l'image de son père déclinant lui semblait vaciller sur le piédestal où il l'avait placé, les souffrances qu'elle provoquait finirent par en dépasser largement les bénéfices.

Par mille signes, il percevait chez son père une forme d'égoïsme foncier et d'indifférence à sa progéniture qui touchaient parfois au dénigrement. Il entendit à plusieurs reprises dans sa bouche (certains lui furent également rapportés par des tiers) des propos qui dévalorisaient ses efforts et ses réalisations. Avait-il commencé une carrière tout à fait convenable d'économiste ? Il n'était qu'un « petit technicien » faisant fonctionner les rouages du

système établi. Avait-il trouvé une épouse, tout à fait talentueuse et de grande valeur, mais qui, sans être laide en aucune façon, n'était pas un prix de beauté ? Il n'était capable que de « pécher de petites ablettes » qui n'arrivaient pas à la cheville des « beaux oiseaux des Andes » de son père. Avait-il publié un livre ou un rapport économique un peu remarquables ? Cela n'était que futilités à côté des investigations artistiques ou philosophiques de Federico. A la longue, ce genre de propos, s'ajoutant à des motifs de rancœur plus anciens, usèrent un peu la patience de Rafael. Mais la véritable rupture intervint vers la fin des années 1980, lorsqu'il alla un soir dîner avec son père pour, entre autres, lui présenter son dernier livre d'économie. Il en était fier, parce qu'il possédait un certain nombre de caractéristiques (préfacier prestigieux, bon éditeur, début d'accueil critique correct) qui d'une certaine manière pouvaient symboliser le fait qu'il avait atteint une forme de parité avec Federico - en fait qu'il avait suffisamment grandi et fait preuve d'assez de persévérance et de talent pour être digne de lui et lui parler d'égal à égal.

Mais lorsqu'il tendit son livre à Federico, celui-ci le prit, puis le jeta sur le lit sans le regarder ni lui poser une seule question. Il s'engagea ensuite immédiatement dans un soliloque sur ses propres travaux du moment, et sur l'ouvrage qu'il s'apprêtait à terminer. Pendant toute la soirée, il ne parla que de lui, n'accordant pas le moindre soupçon d'intérêt aux travaux de son fils, que justement il était si fier de lui présenter ce soir-là.

Rafael sortit de ce dîner ulcéré. C'était comme si son père, dans ce jour qui aurait pu être celui de la réconciliation et surtout de la reconnaissance d'une forme de filiation réussie, avait en quelque sorte confirmé une nouvelle fois, en dépit de tous ses efforts, l'inanité de l'existence de son fils à ses yeux. Alors, toutes les vieilles blessures qui auraient pu à ce moment se cicatriser définitivement se rouvrirent en même temps pour ne plus jamais se refermer : sa reconnaissance de paternité du bout de lèvres, l'absence totale d'aide accordée à sa mère, les rendez-vous accordés comme des faveurs après 10 coups de téléphone, les moqueries désobligeantes, et maintenant le refus de considérer son fils comme un être doté d'une capacité créatrice autonome.

A partir de ce moment, Rafael se mit presque à le haïr. Il refusa de le voir, rompant même tous liens, par la même occasion, avec la brave Catarina qui n'y était pour rien et qu'il ne revit plus jamais. Sentiment presque inavouable, il éprouva une sorte de jouissance aux nouvelles successives des maladies et du déclin progressif de Federico, dont sa mère, qui continuait à le voir régulièrement, lui faisait part. Il refusa avec une joie mauvaise d'accueillir chez lui l'une de ses amies, pour laquelle il m'avait demandé l'hospitalité : enfin, c'est le fils qui pouvait dire non !!!! Dans les dernières années, alors qu'il était très affaibli, il refusa de donner suite aux suggestions de sa mère qui lui expliquait qu'il était désormais « prêt à lui transmettre ce qu'il savait » : d'abord, Rafael n'y croyait qu'à moitié, connaissant l'égoïsme foncier du personnage ; ensuite, il pensait qu'il était trop tard ; et de toute façon, il était content de pouvoir lui manifester ainsi une forme d'indifférence. Et lorsque lui arriva, en

janvier 2002, la nouvelle de sa mort, il décida de ne pas quitter Genève pour assister à son enterrement : d'abord par une sorte de dépit et de vilain sentiment de vengeance ; ensuite parce que, comme toujours avec son père, il n'aurait pas su où se mettre : du côté des invités ? Ce n'était pas, pensait-il, la place du fils aîné, même enfant naturel. Du côté de la famille ? Mais personne ne l'avait prévenu directement ni demandé de participer à quoi que ce soit. Bref, comme toujours, il n'avait pas la place à laquelle il avait toujours aspiré auprès de son père. Il ne fit donc pas déplacement pour lui rendre un dernier hommage. Ce qui retarda sans doute de quelques années la découverte formidable dont je vais maintenant vous parler.

Episode 5 : Les nouveaux maîtres du monde

Puis les choses se tassèrent, les années amenèrent l'oubli et l'apaisement. Jusqu'à ce que, quelques années plus tard, la mort de sa mère ne ravive à son tour les souvenirs et les blessures. Et c'est ainsi que Rafael se retrouva, un soir d'automne 2007 à Bogota, à écrire l'histoire de sa jeunesse et de cette relation difficile avec son père.

Mais, autant ses souvenirs étaient précis et nombreux jusqu'au début des années 1990, autant se raréfiaient-ils par la suite, du fait de son départ de Colombie et de sa brouille avec son père. Certes, sa mère avait continué à le tenir informé des événements – les problèmes de santé de son père, les décès successifs de leur vieux amis – mais cette source unique restait à la fois lacunaire et peu fiable. En fait, des dix et même des quinze dernières années de Federico, il se rendit compte qu'il ne savait à peu près rien.

Alors, il commença à se plonger encore plus fiévreusement dans les archives de sa mère, ainsi que dans ses siennes, réduites en fait à quelques photos, et à quelques livres et à quelques extraits d'articles de journaux. Mais tout cela apportait davantage de nostalgie et de regrets - parfois poignants - que d'informations précises.

Alors il tenta de retrouver les témoins de l'époque. Mais que de deuils alors et de pierres tombales, plus que de retrouvailles joyeuses ! Mort, Georgio, l'ami journaliste de son père, qui présentait les informations à la télévision colombienne dans les années 1980 et jouait si bien du violon !! Mort, Mauricio, l'écrivain d'avant-garde qui avait traité Rafael presque comme un fils et avait encouragé ses débuts littéraires, le présentant à des éditeurs !! Mort, Ballino, le voyant extralucide qui dégageait une telle chaleur humaine, coqueluche de la haute société de Bogota, et que Federico avait sans doute aidé à rédiger ses mémoires. Mort, Andrès, quelques années plus tôt, d'un terrible accident de la route !! Et, pour la plupart, disparus les peintres, les poètes, les musiciens, les écrivains que son père lui avait permis de rencontrer et dont le souvenir illuminait sa mémoire !!!

Mais ce qui le bouleversa le plus fut la nouvelle de la mort de Catarina. Certes, il s'en doutait un peu, n'ayant pas vu son nom sur un avis de faire part du décès d'Andrès, retrouvé après quelques recherches sur internet. Mais du doute à la certitude, existe parfois un abîme, nourri par l'espoir fou que le temps n'a pas fait son œuvre, que la jeunesse ne s'est pas tout à fait enfuie et le passé n'est pas encore complètement devenu le passé.

En fait, des témoins de la vie de son père, il en survivait encore beaucoup. Mais pas les adultes contemporains de Federico, dans la force de l'âge lorsque Rafael était adolescent, et maintenant presque tous disparus. Plutôt des personnes de la génération de Rafael, maintenant soixantaines ou plus : sa demi sœur Elena, quelques cousins, et surtout l'essaim de jeunes intellectuelles qui entouraient Federico, dont beaucoup étaient désormais grands-mères.

Très vite, Rafael parvint à les retrouver. Elisa, Aliuska, Sofia, sa demi sœur Elena, son cousin Claudio... Un contact amenant l'autre, il put compléter, comme un puzzle, le fil de ce qu'avaient été les dernières années de son père et de Catarina.

La nouvelle de la mort de celle-ci, quelques années avant celle de Reina, lui fut annoncée par Elena. Devenue ornithologue, sa demi-sœur passait sa vie à observer et recenser les oiseaux de l'Amazonie colombienne. « *Elle avait un cancer qu'on a pris trop tard. Et puis ça n'allait plus avec Andrés* ». Elena déroula alors l'incroyable histoire d'Andrés et de ses activités occultes.

C'est du trafic de cocaïne avec les Etats-Unis que provenait sa fortune. Dès le milieu des années 1960, alors que les cartels colombiens n'existaient pas encore, Andrés avait commencé à exporter directement ses produits sur petite échelle : quelques champs discrets dans la haute vallée du Cauca, un petit laboratoire à 50 km de Cali, un marin complaisant dans le port de Buenaventura, et quelques kilos de cocaïne pouvaient être distribués à la sortie des night-clubs de New York et Los Angeles.

A l'époque, les choses étaient plus simples : la drogue et ses ravages ne faisaient pas encore la une des journaux, la répression du trafic n'était pas organisée de manière aussi systématique, et celui-ci ne s'était pas encore concentré aux mains de grands cartels aux ramifications internationales se livrant entre eux à une guerre sans merci. Il y avait donc place pour des « entrepreneurs indépendants » comme Andrés. Ceux-ci n'étaient, pas encore identifiés, comme ce sera plus tard le cas avec les chefs des grands Cartel comme Pablo Escobar, à des ennemis publics majeurs ou à des « génies du mal ». Ils menaient une existence de gros commerçant (presque) ordinaire, simplement un peu plus aventureux et plus en marge de la légalité que les autres.

Et, de ce fait, Andrés avait réussi, presque jusqu'à la fin des années 1970, à ne pas être dévoré par ses activités occultes, consacrant en fait le meilleur de son temps et de son énergie à sa véritable passion : la Salsa, la vie nocturne et la promotion musicale. Il avait d'ailleurs laissé de ce fait dans la mémoire collective des caleños un souvenir beaucoup plus positif que les grands chefs de cartels, violents et avides, apparus au milieu des années 1970 : celui d'une sorte de « Robin des Bois » tropical, d'un généreux bienfaiteur faisant

retomber sur sa ville le produit de ses activités illégales sous forme de concerts, de festivals et de fabuleux night-clubs.

Mais, à partir de 1975 environ, la vie d'Andrès s'était progressivement compliquée : les cartels en formation avaient mis en place un « modèle d'affaires » beaucoup plus puissant que celui des indépendants traditionnels, reposant sur la culture de masse de la coca dans le sud-ouest du pays et l'exportation en grande quantité de cocaïne vers les Etats-Unis à travers la frontière mexicaine, en collaboration avec les cartels de ce pays. Et, qui plus est, ils n'hésitaient pas à éliminer par des méthodes violentes les « indépendants » qui prétendaient leur résister. Ils allaient bientôt se livrer à une escalade de violence multiforme - entre eux, avec les groupes d'extrême gauche et avec l'Etat colombien – mettant au cours des années 1980 le pays à feu et à sang. Quant aux autorités nord-américaines, elles s'étaient organisées pour mener avec des moyens quasi-militaires une lutte sans merci contre le trafic de drogue.

Bref, la vie relativement facile des années 1960 se transforma pour Andrès en une source constante de dangers et de préoccupations. Seul son statut un peu particulier d'entrepreneur musical lui permit d'échapper au sort sinistre de tant de ses confrères : finir découpé en morceaux à la tronçonneuse ou criblé de balles à la sortie d'un night-club pour avoir fait trop d'ombre à un puissant concurrent.

Au contraire, les grands narcos colombiens firent volontiers recours aux compétences et aux réseaux d'Andrés pour les aider à organiser leurs propres activités dans le domaine des loisirs nocturnes. Comme Andrès avait commencé à le faire 10 ans plus tôt, mais à une échelle beaucoup plus vaste, ils multipliaient en effet les initiatives en faveur de la Salsa : ouverture de night clubs, organisation de concerts, soutien aux orchestres locaux...

Ils disposaient pour cela d'une source inépuisable de revenus occultes qu'ils réinvestissaient dans toutes sortes d'activités légales. Certaines - laboratoires pharmaceutiques ou compagnies aériennes - étaient directement liées à leur trafic. D'autres - achats de terrain agricoles ou d'immeubles de rapport, promotion immobilière - étaient simplement des placements rentables. D'autres encore - chaînes de radio, journaux, sociétés de production cinématographique et même écoles de journalisme - visaient à renforcer leur contrôle des médias pour diffuser d'eux un image positive. Les narcos cherchaient aussi, par des actions de mécénats - construction d'habitation pour les personnes démunies, soutien à de nombreuses équipes de football de quartier - à accroître leur popularité dans les barrios pauvres. Enfin, certains investissements étaient simplement liés à leur goûts personnels, qu'ils partageaient avec tous les colombiens de l'époque : aide généreuse à un orchestre de Salsa en échange d'une chanson composée en leur honneur, rachat des plus prestigieux clubs de football du pays....

Les investissements considérables que réalisèrent alors les narcotrafiquants dans les activités nocturnes s'expliquaient par toutes ces causes à la fois. Non seulement les night-clubs pouvaient être en eux-mêmes des activités rentables, mais ils concouraient au prestige personnel et à la popularité de leurs propriétaires, en offrant aux habitants des grandes villes des lieux de loisir spacieux, modernes et confortables. Comme par exemple à Cali la luxueuse discothèque *Los dos alegres compadres* ou le Club *Los Ahijados* en plein centre-ville, ou la mégadiscothèque *El Concorde* à Juanchito.

Ce faisant, les narcos donnèrent au cours des années 1980 une puissante impulsion à la Salsa colombienne, en contribuant à diffuser cette musique jusque-là marginale dans toutes les couches de la société et en soutenant l'essor d'orchestres locaux. Mais ils lui instillèrent aussi, avec leurs night-clubs d'un luxe un peu surfait où se dépensait à pleines mains un argent souvent mal gagné, un côté « nouveau riche » et ostentatoire qui détruisit le caractère bon enfant et spontané de la veille salsa populaire des années 1970.

Les plus puissants trafiquants, comme les frères Orejuela de Cali ou le trop fameux Pablo Escobar, de Medellin, recoururent donc aux services d'Andrés pour faire venir dans leurs somptueuses fêtes privées ou dans leurs clinquants night-clubs les meilleurs orchestres étrangers. En échange, ils le laissaient poursuivre son trafic sur petite échelle sans chercher à l'inféoder à leur propre réseau ni bien sûr à l'éliminer.

Mais ce « travail » d'entrepreneur de spectacles pour le compte des grands narcos n'était pas de tout repos. Personnalités violentes, impulsives, ceux-ci étaient capables de transformer n'importe quel banal incident en explosion de violence. Comme cela faillit par exemple être le cas à l'occasion d'une fête privée donnée par Pablo Escobar, où avaient été embauchés par l'intermédiaire d'Andrés les plus grands noms de la Salsa brava new-yorkaise : Ismael Rivera, Cheo Feliciano, Hector Lavoe... Pablo leur demanda de continuer à jouer après 2 heures du matin, heure-butoir indiquée par leur contrat. Les artistes refusèrent. Pris d'une colère folle, Escobar envoya ses hommes de main confisquer leurs instruments, puis les enferma dans un petit cagibi. Ils restèrent cloîtrés là pendant le reste de la nuit, plus qu'inquiets, avant qu'Hector Lavoe ne parvienne à ouvrir un vasisdas par lequel ils purent s'échapper. Pablo Escobar leur renvoya le lendemain leurs instruments avec un mot d'excuse et une gratification royale, mais le mal était fait...

Malgré l'indulgence dont il bénéficiait de la part des grands chefs de cartels, la vie occulte d'Andrés devint progressivement une source d'angoisse et de préoccupations permanente. Les mailles des filets du DEA se resserraient de manière de plus en plus dangereuse, même s'il n'était pour sa part qu'un modeste poisson de petit calibre. Et si ses relations avec les chefs principaux cartels n'étaient pas mauvaises, il savait aussi qu'un simple froncement de sourcils d'Escobar ou des frères Orejuela pouvait signifier pour lui une mort imminente et très désagréable.

Par ailleurs, ses relations avec Catarina se détérioraient. Femme d'une grande droiture, elle avait été profondément choquée d'apprendre, quelques années auparavant, la source véritable de la richesse de son mari. Elle s'en doutait déjà bien un peu, mais celui-ci avait su apaiser ses soupçons jusqu'à ce qu'elle le surprenne un jour dans une conversation sans équivoque avec quelques-uns de ses subordonnés. Très éprise de lui, elle n'avait pas alors quitté, mais quelque chose dans leur relation s'est brisé. Puis le caractère d'Andrès s'assombrit, miné par la pression d'une angoisse constante. Autrefois si charmant, si distingué, il fut en butte à des accès de plus en plus fréquents de colère et d'agitation, suivis de phases d'abattement et de prostration durant lesquels il avait de plus en plus tendance à abuser de l'alcool et même de la cocaïne. Après une dispute particulièrement violente, Catarina décida de le quitter.

Quelques années plus tard, la Lamborghini d'Andrès fut littéralement pulvérisée par un semi-remorque qui l'avait coincée sur le bas-côté de la route de Zipaquirá, au nord de Bogota. Hasard, meurtre, suicide ? En tout cas, l'enquête, très rapidement menée, conclut à un banal accident de la route...

La nouvelle de la mort de Catarina et d'Andrès plongea Rafael dans un deuil profond et violent. C'était comme si des portes de plomb s'étaient soudain refermées sur sa jeunesse, alors que jusque-là l'idée qu'ils étaient toujours vivants lui apparaissait comme allant de soi. Et la nouvelle de leur disparition creusa un vide immense dans son cœur.

Il se jeta alors à corps perdu dans l'évocation à la fois douloureuse et magnifiée de ses souvenirs, recherchant fébrilement toutes les traces encore disponibles : lettres, photos, livres, articles. Il tenta de rédiger une biographie de son père, qu'il envoya à ses vieilles amies.

Celles-ci réagirent immédiatement, prouvant ainsi à quel point le merveilleux souvenir de Federico restait vivace dans leur mémoire. Et elles apportèrent des précisions importantes sur ce qu'avaient été ses dernières années, mettant ainsi Rafael sur la voie d'une fantastique découverte.

Dans le texte qu'il avait rédigé, sur la base de ce que lui avait raconté sa mère, Rafael présentait les dix dernières années de son père comme celle de l'inéluctable déclin d'un homme épuisé, miné par la maladie, confronté à une pauvreté proche de la misère. Mais les anciennes amies de Federico racontèrent une histoire bien différente, celle d'un homme passionnément attelé à un travail mystérieux qui absorbait toute son énergie. Eliza mentionna plusieurs voyages mystérieux au Mexique et à Cali. Sofia se rappelait de la présence autour de lui d'une cohorte de jeunes journalistes qui semblaient obéir à ses instructions. Aliuska indiqua qu'il passait parfois des journées entières à travailler avec

Andrès sur de mystérieux textes dactylographiés. Et Oladis rencontra un jour, alors qu'elle passait par hasard chez lui, l'un des plus grands metteurs en scène de narconovellas de Colombie. Quant à Elena, qui lui avait parlé à l'hôpital la veille de sa mort, il lui avait dit qu'il était pressé de rentrer chez lui pour achever l'ultime relecture de son nouveau livre

Mais de livre publié après la mort de Federico, il n'y en avait pas eu. Quel était alors ce mystérieux ouvrage sur lequel travaillait depuis si longtemps son père au moment de sa mort ? Pendant plusieurs semaines, la question obséda Rafael, sans qu'il ne parvienne à y trouver de réponse claire.

Jusqu'à ce qu'il retrouve une lettre de condoléance, reçue quelques jours après la mort de sa mère.

C'était une lettre de Maria José Espinoza, plus connue dans le milieu colombien de la prostitution sous le surnom de « La Lionne ». Après quelques phrases affectueuses sur sa maman, on pouvait y lire dans une écriture presque enfantine, bourrée de fautes d'orthographe, la phrase suivante : « *Je n'ai pas pu venir à l'enterrement, j'étais malade. Vené me voir, j'ai queque chose pour vous qui vien de votre maman* ».

Sur le moment, Rafael n'avait pas répondu. Il n'avait jamais beaucoup aimé cette femme âgée, vulgaire, un peu hommasse, poursuivant sa mère d'une affection envahissante, et charriant avec elle un cloaque de déchéance morale. Mais maintenant qu'il s'était fiévreusement lancé à la recherche du moindre indice du passé de ses parents, il ne pouvait négliger cette piste. Il prit donc son téléphone, et quelques heures plus tard, il frappait à la porte de la jolie petite villa de Maria, dans le barrio Kennedy désormais transformé en quartier résidentiel de la classe moyenne. Il fut introduit par la bonne dans un grand salon à l'opulence plus qu'ostentatoire : moquette épaisse, lourds rideaux de soie, immenses miroirs, vase précieux, lustres en cristal, murs stuqués... On aurait vraiment cru se trouver dans le salon d'un luxueux bordel de Storyville. Au milieu, assise sur un large fauteuil de style Louis XV, trônait la Lionne. Ou plutôt une petite vieille ratatinée par l'arthrose, presque aveugle, aux cheveux blanchis qui, ayant perdu leur aspect de superbe crinière, pendaient en désordre sur son visage creusé de rides, maladroitement et excessivement maquillé. Elle lui sourit gentiment : « *Ah ! V'la le fiston de ma petite Reina !! Dis donc, t'as bien changé depuis que tu faisais du tricycle dans le Parque Obrero !!! T'est devenu un vrai monsieur ! Elle y est arrivée, ta maman !!* »

Rafael fut ému par cette entrée en matière affectueuse et directe. Ils commencèrent à parler de la jeunesse de sa mère, de ses difficultés puis de ses succès d'avocate, de son intérêt sincère pour les clients dont elle assurait la défense. Maria l'évoquait avec une grande affection, alternant curieusement des attitudes protectrices et un respect proche de la dévotion pour les talents intellectuels et l'éloquence de son amie. Puis, au bout de presque

de deux heures de conversation que Rafael vit passer comme un souffle, elle lui dit subitement : « *Ta mère, un jour, m'a laissé un gros paquet en me demandant de le cacher. Comme elle est morte maintenant, et que moi aussi je vais mourir bientôt, j'ai pensé que je devais te le donner. Va ouvrir le buffet, là-bas* ».

En rentrant chez lui, Rafael ouvrit avec avidité le gros paquet, emballé dans du papier Kraft soigneusement scotché et ficelé. Dedans, il trouva un manuscrit dactylographié de plusieurs centaines de pages, intitulé « les Nouveaux Maîtres du Monde ». C'était le livre sur lequel son père avait tant travaillé au cours des dernières années de sa vie. Et c'était aussi son chef d'œuvre, un ouvrage susceptible de changer la face du monde s'il était publié. Mais avant de dire pourquoi, je voudrais raconter l'histoire de ce livre – une histoire que personne, même Rafael, ne parvint jamais, faute de temps, à mettre totalement à jour.

Au cours des dix dernières années de sa vie, même si ses publications avaient semblé se ralentir, Federico n'était pas resté inactif, bien au contraire. Tout était parti d'amères confidences faites par Andrés à son ami, un soir de déprime sur les soucis que lui causaient ses activités illicites dans lesquels il se sentait désormais emprisonné comme dans un cercle mortel : escalade vertigineuse de la violence des cartels, corruption de plus en plus profonde de la classe politique, système financier gangrené par l'argent occulte de la drogue... Bref, Andrés avait, ce soir-là, décrit un avenir particulièrement sombre où loin d'être cantonnée à une simple question de santé publique, le trafic de drogue allait progressivement contaminer l'ensemble de la société, détruisant les valeurs morales humanistes, transformant le système financier en un gigantesque casino géré par des escrocs, et sapant les fondements même des démocraties.

Tout cela, Federico s'en doutait déjà depuis longtemps, et pour cause !!! Il était sans doute l'un de ceux, en dehors des trafiquants eux-mêmes, qui connaissaient le mieux le monde des narcos et les tentacules empoisonnées qu'ils poussaient vers la finance, la police et le monde politique. Andrés l'avait présenté un jour à Pablo Escobar, et celui-ci, exactement comme avant lui les jeunes étudiantes en journalismes, les peintres surréalistes et les écrivains nobélisables, était tombé sur le charme de sa parole. Or, comme d'ailleurs beaucoup d'autres narcos de haut vol, Pablo avait besoin d'une plume : pour écrire de jolies lettres à sa famille et à ses maîtresses, pour garder trace de ce qu'il considérait comme ses exploits, pour justifier ses crimes, pour transformer sa vie en un sujet romancé de telenovella ou de narcoroman. Il demanda à Federico de jouer ce rôle. Et celui-ci l'accomplit si bien que d'autres chefs de cartels - y compris d'ailleurs parmi les ennemis les plus implacables de Pablo - lui proposèrent à leur tour de travailler pour eux. Sa réputation s'étendit même à l'étranger, auprès des grands chefs des cartels mexicains, qui en firent un témoin et un confident privilégié, à la fois horrifié et fasciné, du déferlement de violence qu'ils déclenchèrent eux aussi dans leur pays au cours des années 1990.

Cette position unique permit à Federico de réaliser – quoique de manière occulte, car son nom n'apparaissait pas dans les génériques – l'un ses vieux rêves : devenir scénariste de cinéma. Car il devint alors l'un des principaux promoteurs d'un genre nouveau, celui des narconovellas et des narcopelliculas, qui connurent depuis un immense succès auprès du public d'Amérique latine. Mais surtout, il put ainsi accumuler un matériau exceptionnel sur le monde des narcotrafiquants et leurs relations occultes avec les mondes de la finance et de la politique. Et de cette masse documentaire, allait naître le livre exceptionnel que Rafael tenait alors entre ses mains. Un livre que son père avait rédigé avec passion au cours des dernières années de sa vie, mobilisant pour cela une cohorte de jeunes apprentis-journalistes qu'il envoyait enquêter aux quatre coins du monde pour compléter ses sources, les rémunérant avec l'argent tiré de son propre travail auprès des narcos.

Federico l'avait pratiquement terminé lorsqu'il tomba gravement malade. Au moment de partir pour l'hôpital pour un voyage sans retour, il confia le précieux manuscrit à Catarina, qui, se sachant à son tour condamné, le donna sur son lit de mort à Reina. Celle-ci, affolée d'être en possession d'un document si dangereux, demanda à La Lionne, femme courageuse et dévoué, de le cacher. Et c'est à l'issue de ce long périple qu'il se retrouvait maintenant entre les mains de Rafael. Et celui-ci, à peine rentré chez lui, s'installa sur la belle terrasse de son appartement pour le dévorer avec passion.

Ce texte à la portée immense, qui décrivait les mécanismes par lesquels les groupes mafieux étaient en train de s'emparer des rouages de l'économie et du pouvoir politique dans toute la planète, était construit d'une manière étrange.

La première partie tenait en effet davantage du traité philosophique que du journalisme d'investigation. C'était une critique de la pensée cartésienne ayant abouti à une mise en coupe réglée de la nature à l'émergence d'une civilisation industrielle cancéreuse et destructrice. Largement inspirée de l'existentialisme allemand et tout particulièrement des travaux d'Heidegger, elle débutait par un hommage à la philosophie présocratique, illuminée par l'émerveillement pour un univers considéré avant tout comme une source de poésie et de beauté. La pensée cartésienne, avec son projet mathématique de la nature et son ambition de voir l'homme de rendre « seigneur et maître » de celle-ci, avait au contraire réduit l'univers à une simple source de matières premières permettant à l'humanité de connaître ce que l'on appelait le « progrès », c'est-à-dire la production et la consommation sur grande échelle de produits industriels. Mais cette révolution industrielle n'avait pas seulement appauvri la nature et remplacé l'émerveillement des présocratiques par un simple bilan comptable des ressources. Elle avait également appauvri l'homme en le réduisant à un rôle de « travailleur-consommateur », acteur et soi-disant bénéficiaire de la transformation des ressources naturelles en produits finis et commercialisables. A mesure que la société de production-consommation poursuivait son développement cancéreux à une échelle de plus en plus vaste, l'homme s'était ainsi transformé en « petit travailleur

planétaire », acteur-esclave d'un cycle sans fin d'exploitation-consommation-destruction désormais mondialisé. Et l'horizon politique de ce projet n'était pas, contrairement à l'illusion véhiculée par la pensée dominante, celle d'une société démocratique, peuplée d'individus libres. C'était au contraire l'asservissement des existences et la pensée elle-même par de grandes forces totalitaires et oppressives, conduisant logiquement à la concentration de tous les pouvoirs entre quelques mains, celle du groupe restreint des « maîtres de la technique ».

S'il s'était arrêté là, le livre de Federico n'aurait été qu'un remarquable ouvrage de polémiste, appuyant sa critique de la société contemporaine sur un puissant arsenal de philosophie critique et faisant preuve d'une exceptionnelle hauteur de vue. Mais il y avait beaucoup plus. Dans la seconde partie, s'appuyant sur les résultats de sa longue enquête sur les réseaux d'influence des narcotrafiquants, Federico démontrait de manière lumineuse que ce projet totalitaire était, justement, en train de se réaliser sous nos yeux. Disposant de moyens colossaux tirés de leurs activités illicites, les narcotrafiquants avaient en effet infiltré la police et la classe politique de leurs pays d'origine, les transformant ainsi en narco-Etats. Leurs liquidités gigantesques, échappant à tout contrôle, leur avaient ensuite permis de conquérir une place de premier ordre dans la finance internationale, démultipliant leurs gains par une spéculation effrénée et destructrice.

Mais ils étaient encore allés beaucoup plus loin, en nouant progressivement un complexe réseau d'alliances avec d'autres groupes en position d'exercer leur domination sur la planète : militaires de hauts rangs de grands pays d'Asie, pétro-monarques du moyen-Orient, oligarchies technocratiques européennes, dirigeants d'Etats criminalisés d'Afrique, banquiers et responsables des grands fonds de placement spéculatifs anglo-saxons, complexe pétro-sécuritaire russe...

Bien sûr, une lutte pour la prééminence mondiale opposait ces différents groupes d'intérêt. Mais ils nouaient aussi entre eux des alliances tactiques, souvent durables, lorsque cela permettait à chacun de parvenir plus aisément à ses fins : accumuler davantage de richesses, briser les dernières résistances locales à leur pouvoir ascendant, et, in fine, établir leur domination complète sur la société de leur pays ou sur l'économie mondiale. Dans cette coopération asymétrique pour la conquête du pouvoir planétaire, chacun disposait de ses propres atouts : une armée puissante, la mainmise sur d'efficaces bureaucraties, la maîtrise technique des mécanismes financiers, des idéologies séduisantes et pernicieuses qui aveuglaient et fanatisaient des peuples entiers... Les narcos, quant à eux, apportaient deux atouts précieux : la possession d'immenses quantités de cash incontrôlé, et un savoir-faire particulièrement aiguisé en matière de violence et de terreur – auquel s'ajoutait accessoirement la capacité à intoxiquer, abrutir et asservir par la dépendance à leur produits stupéfiants des peuples entiers. Ces atouts les rendaient particulièrement efficace pour

corrompre et attacher à leurs intérêts toutes sortes d'hommes de pouvoir apparemment très éloignés du monde du narcotrafic.

Les précisions fournies dans le livre de Federico, basées à la fois sur des confidences de première main et sur les investigations fouillées de ses jeunes assistants, donnaient à cet égard le vertige. Preuves à l'appui, il apparaissait ainsi qu'une fraction non négligeable de la classe politique européenne, une petite moitié des dirigeants d'Amérique latine, ainsi que la majorité des chefs d'Etat d'Afrique sub-saharienne, pouvaient être considérés comme des obligés des narco, tandis que figuraient parmi leurs « honorables correspondants » une immense cohue hétéroclite de banquiers d'affaires américains, de généraux russes et chinois, de princes du Golfe et de journalistes. Les noms étaient là, suivis des preuves, parfois irréfutables, parfois de simples soupçons, mais toujours suffisamment étayées pour être prises au sérieux. Et l'on pouvait suivre, d'une page à l'autre, comment ces mafias s'étaient progressivement infiltrées jusqu'au coeur du pouvoir politico-financier dans un très grand nombre de pays, dont certains qu'on aurait pu croire totalement à l'abri de ce type de contagion. Bref, la ou plutôt les mafias gouvernaient déjà, dans le monde entier, nos vies de manière occulte, ou étaient sur le point d'y parvenir après avoir éliminé les dernières poches d'opposition.

Tant de pensées se bousculèrent dans la tête de Rafael quand il eut achevé le livre !!! Les unes très nobles, d'autres un peu enfantines, certaines franchement médiocre. Ainsi, toute cette ville de Bogota, qu'il était en train de contempler depuis sa terrasse, était déjà tombée, comme une bonne partie du monde, sous le pouvoir de la mafia !! Quel esprit supérieur, quel grand écrivain que son père !!! Il fallait absolument publier ce livre pour fait éclater la vérité !!! Aussi, lui Rafael, deviendrait le sauveur de l'humanité, un homme courageux, important, respecté !!! Et puis ça rapporterait de l'argent !! Mais au fait, qu'était donc devenues les sommes, sans doute considérable, que son père avait gagné en travaillant pour les narcos ? Cela avait-il quelque chose à voir avec les papiers à entête de l'UBS qu'il avait trouvés dans une lettre, à côté du manuscrit ? Peut-être allait-il aussi devenir ric ...

Il n'acheva pas cette pensée. Tirées depuis le toit d'en face, deux balles l'attinrent en plein front, faisant exploser sa cervelle dont les débris sanglants se répandirent sur le livre.

Quelques minutes plus tard, les deux tueurs qui le suivaient depuis sa visite à la Lionne entrèrent dans son appartement, prirent la lettre et le livre.

Quelques heures plus tard, celui-ci achevait de se consumer sur une décharge à ciel ouvert de Bogota.

Quelques jours plus tard, les comptes UBS de son père furent vidés de leur contenu par un ordre bancaire venu de Panama.

Au cours des années suivantes, des anciens membres des services secrets, des milliardaires ayant fait fortune dans les casinos, des traders de vulture funds et des généraux populistes arrivèrent au pouvoir, la plupart du temps par des voies parfaitement légales, dans leurs pays respectifs.

Rien désormais, ne pouvait plus empêcher la grande mafia planétaire de régner sur le monde...

FIN

Fabrice Hatem